

# Soi vu...



FOP 47

**PATIENCE... IL FERA BIENTOT KAMARADE...**

# Le qu'il faut lire pendant la Guerre

**VOLUPTÉS DE GUERRE**, par EDMOND CAZAL. — Un vol. in-16. Prix : 4 fr. 50 — (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

Le livre de M. Edmond Cazal n'est pas précisément un carnet de route ou un journal de guerre mis au net durant les loisirs d'une convalescence, c'est un livre mûri, épuré, clairement composé et formant un bloc sans fissures. L'auteur s'occupe peu du côté anecdotique de la guerre et les méditations qu'il a réunies sous ce titre : *Voluptés de guerre*, sont excellemment exprimées, celles qui hantèrent bien des cagnas habitées par des soldats qui n'étaient pas sans lettres. Certaines de ces méditations pourraient s'apparenter au cafard ou à cet oiseau d'ébène qui, siégeant sur « le buste pallide de Pallas » emplissait la chambre du poète de ses « Jamais plus ! » désespérés. L'auteur de *Voluptés de guerre* n'a pas laissé pénétrer dans sa guitoune le démon surnois du désespoir ; son livre, tout au contraire, excelle à dissiper les ténèbres. Le soleil y pénètre en vainqueur, chasse les miasmes, les pestilences et les mauvaises conjonctures. Si le côté anecdotique est sacrifié dans ce livre, l'anecdote cependant s'y rencontre parfois, mais, en quelque sorte, comme une illustration, d'une précision puissante et souvent d'une émouvante beauté. L'auteur, qui est officier de santé, vient de pénétrer dans un pauvre village que l'ennemi avait occupé. Il déjeune au milieu des filles et des femmes dont toutes furent victimes de la sauvagerie des soldats allemands : c'est un long récit où les viols, les meurtres, le pillage se succèdent.

Chacune des femmes raconte tout cela sans pleurs, sans aucune expression de colère. Elles ont toutes le visage tranquille et figé, leur voix est une voix de lamentation monotone, sans aucune inflexion. Pendant les récits, faits avec un réalisme simple qui ne s'embarrasse d'aucune pudeur, nous mangions, car nous avions très faim.

L'une d'elles dit, avec l'accent traînard de ce pays-là : « C'est la guerre ! Oui, mes bons messieurs, c'est la guerre ! Puisqu'on tue, pourquoi donc qu'on se priverait de tout le reste qui est moins que la mort ? »

Toutes les autres ont hoché la tête : elles approuvaient. Elles montraient, avec une évidence qui nous stupéfia, que, pourvu qu'on les laissât vivre, on pouvait bien brûler leurs maisons, tuer leurs maris, fusiller leurs garçons, violer leurs filles et les violer elles-mêmes, c'est tout de même moins que d'être tuées.

Notre stupeur dura peu. Nous avions vu et entendu tant de choses !...

Nous étions assis devant une longue table massive. Un grand lit, avec des rideaux d'un blanc devenu jaune sale, occupait tout le fond de la pièce ; les femmes écossaient des haricots en parlant de leurs voix lamentables. On entendait le canon, les vitres des fenêtres résonnaient ; puis, dans les intervalles de silence, elles crépitaient sous la pluie. Et nous avons trouvé le lieu et les femmes si abominablement sinistres que, bravant l'averse, nous sommes allés dans le champ voisin.

C'est la guerre ! Pour avoir entendu ces mots dans les circonstances les plus extravagantes, il est presque agréable de les retrouver à leur place dans cette page qui est une très belle page de littérature.

Et comme on comprend que, pour dissiper cette amertume, M. Edmond Cazal ait ouvert les feuillets de son beau livre — comme on ouvre les volets verts d'une maisonnette — pour y laisser pénétrer un rayon de lumière puissant et mince, de lumière solaire.

**LES DOIGTS QUI PARLENT**, par J. JOSEPH-RENAUD et ELOY ALARY. — (La Renaissance du Livre).

C'est une histoire d'espionnage et de contre-espionnage soigneusement composée et très amusante. Il y a quelques années, des conteurs comme Alexandre Dumas, Eugène Sue, Antony Trollope et Dickens eussent tiré d'un semblable sujet pour le moins quatre ou cinq volumes. Le goût du public ne semble pas se désintéresser des ouvrages en trois volumes surtout quand ils sont édités dans des éditions à bon marché.

**BARBERINE, DANSEUSE D'OPÉRA**, par Mme JEANNE BROUSSAN-GAUBERT. — (L'Édition.)

En nous racontant la vie de Barberine, danseuse d'opéra, Mme Jeanne Broussan-Gaubert a écrit un bien joli livre, d'une grâce tendre, malicieuse et d'une sensibilité parfois exaltée. Dans un décor choisi et composé par un vieux monsieur, qui, avec le goût des livres anciens, est devenu un épicurien dans la note de ceux qu'au XVII<sup>e</sup> siècle on appelait des libertins, évoluent des personnages nettement dessinés : d'abord Barberine, qui est



... CAMPISTRON ET RADIS, AU " CATÉCHISSE ", AVAIENT MIS DES BOUTONS DE CULOTTE DANS LE TRONC DE SAINT-ANTOINE...

(Dessin de POULBOT, extrait du *Massacre des Innocents*, par MACHARD et POULBOT. — L'Édition Française Illustrée.)

comme une lumière au milieu des belles étoffes de son salon, puis un aviateur, un extraordinaire rajah et un musicien dont Barberine devient l'inspiratrice. Ce livre est, au milieu du cauchemar qui nous oppresse, comme un svelte jet d'eau fraîche sur des mains brûlées par la fièvre, si toutefois cette comparaison n'est pas excessive.

**DANS LES TÉNÉBRES**, par LÉON BLOY (Mercur de France).

Des méditations sur la douleur et sur le désastre intellectuel prenant particulièrement à parti un livre de guerre. Ces dernières pages d'un grand écrivain que nous ne voulons pas discuter ici, prouvent simplement que les hommes agissant dans un même milieu, avec un même idéal, souffrant les mêmes peines, ne s'entendent pas. A plus forte raison quand la guerre les a séparés en deux espèces : combattants et non combattants.

**LOULOU ET LOULOU**, roman par RENÉ LECŒUR (La Renaissance du Livre).

Un joli roman de M. René Le Cœur, plein d'observations charmantes sur la vie sentimentale de ces familles que l'on voit évoluer dans les villes d'eaux, à la recherche d'un pittoresque prévu où le blanc domine parmi les vêtements de flanelle et les vestons de laine que l'on met pour jouer au tennis.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

**NOTRE GUERRE**, par JOSÉ GERMAIN, préface de H. BARBUSSE (La Renaissance du Liore).



Il faut avoir connu le ravin de Souchez, le talus des zouaves, la tranchée des Pylônes, le boyau des Cavaliers et cette désolante route de Béthune avec ses arbres déchiquetés et tragiques au milieu de la pluie éternelle pour apprécier la saveur de *Notre guerre*.

M. José Germain, comme beaucoup d'autres, a réuni ses souvenirs de guerre, mais il les a réunis sous un titre qui plaira aux hommes de l'infanterie car cette guerre est la leur. Eux seuls sont allés de trou d'obus en trou d'obus jusqu'à cette extrême limite de la souffrance humaine où les puissances destructives des hommes et de la nature semblent, si l'on peut dire, se donner la main. Cependant le livre de M. José Germain n'est pas seulement le livre d'un soldat, c'est le livre d'un écrivain dont l'observation subtile a retenu de la guerre ce qu'il fallait en retenir pour composer un livre. Et comme dans cette vie d'aventures l'humour et la tragédie se mêlent quotidiennement, le livre du lieutenant Jo é Germain offre, au hasard des pages, les états d'âme du soldat en campagne. C'est peut-être en lisant des livres comme *Notre guerre* qu'un écrivain de la classe 1960 écrira le « Livre de la guerre » en y introduisant un élément romanesque que ceux qui se sont battu auraient du mal à concevoir.

**LA BELLE ENFANT** ou l'Amour à quarante ans, roman par EUGÈNE MONTFORT (Arthème FAYARD et Cie).

Parmi tous les beaux romans d'aventure qui furent écrits depuis Stevenson, celui-ci, qui se pare d'un titre élégant et marin, est parmi les plus captivants, les plus amers et les plus conformes à cette philosophie curieuse qui ne tarde pas à dominer les hommes qui ont le goût des choses de la mer et surtout des ports où la mer est plus belle que partout ailleurs. Comme tous les livres véritablement émouvants, la structure en est simple : un yacht : La Belle Enfant, trois hommes et une femme que le cadre seul rend inquiétante — car les femmes ne sont inquiétantes que dans certains cadres — et l'aventure se poursuit jusqu'à la mort de la fille, ce qui réunit trois amis, un instant égarés, sur le même bâtiment qui les emportera au gré de la fantaisie du poète.

Mais M. Eugène Montfort a brossé autour de ses personnages une admirable fresque où Marseille apparaît révélée par le plus subtil de ses peintres. Les principales figures sortent à peine de cette foule mi-orientale, mi-européenne et le livre meurt, se termine en beauté, dans cette mélancolie naturelle que prête à tous les paysages le soleil se couchant sur la mer.

PIERRE MAC ORLAN.

**L'ARMÉE DE L'AIR**, par La Cigogne (JACQUES DUVAL). — Un vol. in-16. Prix net : 2 fr. 50. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Voici le petit livre le plus documenté, le plus complet et le plus attrayant qui ait paru sur l'aviation de guerre française.

Ce que chaque français doit savoir de l'aviation française, il le trouvera dans ce clair et élégant ouvrage : géographie aérienne ; industrie des avions ; recrutement et formation des aviateurs, du personnel non-navigant ; tactique de l'aviation ; observation, bombardement, chasse ; rôle de l'aviation dans la bataille ; avenir de l'arme.

## LIVRES REÇUS

*La Mariée malgré elle*, par Gaston Derys (Albin MICHEL). — *Les Krickenrinckx d'Anvers*, par Gabriel Timmory (La Renaissance du Livre). — *Gabriele d'Annunzio*, par André Geiger (La Renaissance du Livre).

# J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1<sup>er</sup> et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



DES SCAPHANDRIERS RÉPARENT UNE BLESSURE FAITE  
A UN CUIRASSÉ PAR L'EXPLOSION D'UNE TORPILLE

# LE GÉNÉRAL PÉTAÏN

## COMMANDANT EN CHEF LES ARMÉES FRANÇAISES DU NORD ET DU NORD-EST



Le général Pétain dans le wagon-salon qui lui servit de bureau durant deux ans.

(D'après l' "Illustration").

**P**ÉTAÏN général de division. Né le 24 avril 1856. Mort le ... ». Telles sont les deux lignes par lesquelles le sauveur de Verdun répondait à ceux qui lui demandaient des notes autobiographiques. Ennemi de tout ce qu'il pouvait considérer comme une réclame personnelle, ce grand chef refusa longtemps de poser pour tout portrait officiel destiné à être publié, et sur le front, dès qu'il apercevait un objectif braqué sur lui, il tournait ostensiblement le dos, lorsque le photographe échappait à son autorité. Son aversion pour la publicité faite autour de son nom lui a toujours fait éviter les journalistes, ce qui ne l'a pas empêché de collaborer lui-même au *Bulletin des Armées* où le 26 août 1917 il fit publier un lumineux article dédié aux « Poilus de France » et intitulé « Pourquoi nous nous battons ? »

Avec le nom de maréchal Foch, celui du commandant en chef des armées françaises du nord et du nord-est, doit être sur toutes les lèvres, car il est un des meilleurs artisans de la Victoire qui sourit aujourd'hui à nos armes.

Pétain ! C'est une révélation de la guerre. Ce soldat qui a tenu l'épée de la France dans les plus grosses batailles après la Marne n'était que colonel au début des hostilités. Son ascension tient le record de la continuité et de l'éclat, montrant ce que peut l'heureuse combinaison d'une remarquable préparation scientifique et d'une expérience des faits au service d'un tempérament de premier ordre.

C'est un homme du Nord : il est né à Cauchy-la-Tour près de Béthune ainsi que le certifie l'extrait de naissance suivant :

L'an mil huit cent cinquante-six, le vingt-cinq avril à sept heures du matin, par devant nous, Pierre Castelain, maire et officier d'état civil de la commune de Cauchy-la-Tour commune de Norrent-Fontes, arrondissement de Béthune, département du Pas-de-Calais, a comparu Omer Pétain, âgé de quarante ans, cultivateur, demeurant à Cauchy-la-Tour, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, qu'il a déclaré être né de lui, en son domicile, la veille, à dix heures e. demie du soir, et de Clotilde Legrand, son épouse, âgée de trente-deux ans, cultivatrice, auquel enfant il a été donné

les prénoms de Henri-Philippe-Bénoni-Joseph. Lesdites présentation et déclaration ont été faites en présence de Bénoni Pétain, âgé de soixante et un ans, et Occre Jean-Baptiste, âgé de quarante-huit ans, tous deux cultivateurs, domiciliés audit Cauchy-la-Tour. Et ont le comparant et les témoins signé avec nous le présent acte après lecture. Signé : O. PÉTAÏN, B. PÉTAÏN, OCCRE et CASTELAIN.

### LA CARRIÈRE DU GÉNÉRALISSIME AVANT LA GUERRE

Bien découpé, extrêmement vigoureux et pratiquant avec ferveur l'escrime et l'équitation, le jeune Pétain avait été reçu à Saint-Cyr et il en était sorti le 1<sup>er</sup> octobre 1878 comme sous-lieutenant au 24<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Un an après, il suivait les cours de l'école de tir. Lieutenant le 12 décembre 1883, il servit au 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, et en 1888 il entra à l'École supérieure de guerre où on le nomma capitaine au titre du 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs le 12 juillet 1890. Au mois de novembre suivant, il recevait le brevet d'état-major. Après avoir fait un stage de deux ans à l'état-major du 15<sup>e</sup> corps d'armée, le capitaine Pétain était nommé officier d'ordonnance du général commandant le 15<sup>e</sup> corps. En 1893, il était affecté à l'état-major de la 29<sup>e</sup> division d'infanterie, puis il passa au 29<sup>e</sup> chasseurs à pied. De juillet 1895 à septembre 1899, il devait faire partie de l'état-major du gouvernement militaire de Paris pour aller ensuite exercer les fonctions de capitaine adjudant major au 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs.

Chef de bataillon le 12 juillet 1900, il fut affecté à l'École normale de tir, au camp de Châlons, où se trouvant en présence de

techniciens aux théories vieillottes, il marqua son passage par un éclat, affirmant avec raison qu'isoler la technique du tir de l'infanterie des contingences du combat constituait une hérésie dangereuse.

En février 1901, le commandant Pétain passait au 5<sup>e</sup> d'infanterie où le 14 juillet de la même année il recevait la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Peu de temps après, il était nommé professeur adjoint du cours de tactique d'infanterie à l'École supérieure de guerre, poste qu'il occupait jusqu'en juin 1903, époque à laquelle il partit commander durant dix mois un bataillon du 104<sup>e</sup> d'infanterie ; il revenait ensuite à l'École de guerre.

Lieutenant-colonel le 23 mars 1907, au 118<sup>e</sup> il revint en avril 1908 à l'École de guerre comme professeur du cours de tactique appliquée d'infanterie et fut maintenu dans ce poste comme colonel par décret du 24 décembre 1910. La fortune s'était donc montrée assez parcimonieuse à son égard, car il avait cinquante-cinq ans lorsqu'il décrocha son grade de colonel. Son esprit d'indépendance sa droiture d'âme, son horreur de l'intrigue furent la cause qu'on l'oubliait, peut être volontairement. Cependant son cours à l'École de guerre fit époque, et les officiers qui furent ses élèves ont puisé dans ses leçons si lumineuses les notions d'une doctrine de combat dont la guerre actuelle a grandement confirmé les principes.

### PÉTAÏN COMMANDE ENFIN UN RÉGIMENT

Appelé au commandant du 33<sup>e</sup> d'infanterie, le colonel Pétain, mettant ses principes à exécution s'appliqua surtout à développer l'instruction professionnelle et tactique de ses cadres, à porter au plus haut point l'entraînement de ses soldats pour les maintenir en forme été comme hiver. Lui-même, il avait à cœur de se maintenir enfin prêt, et malgré son âge mûr il restait un tireur redoutable au sabre et à l'épée, aussi bien de la main droite que de la main gauche. Les officiers du 33<sup>e</sup> se rappellent tous avoir vu leur colonel franchissant avec



Le généralissime rend visite à un de ses généraux.



Le Président de la République remet la médaille militaire au commandant en chef de nos armées du Nord et du Nord-Est le 23 août 1918.

aisance les obstacles de steeple ou faisant de la haute école au manège sur sa jument gris-pommelée et à titre d'assouplissement se mettant fréquemment en selle du côté hors montoir. La légende lui a même prêté des méthodes d'entraînement physique spéciales, comportant une pratique journalière du saut à la corde, des performances pédestres et un dosage minutieux de sa nourriture !

Célibataire, le colonel Pétain avait une vie très modeste ; il se contentait pour demeure d'une simple chambre d'hôtel, et son bagage de campagne, toujours prêt, ne comportait que deux cantines réglementaires où quelques livres choisis tenaient la plus grande place.

Silencieux, volontiers solitaire, à l'abord froid, le colonel Pétain avait la réputation de professer des idées en contradiction naturellement avec les méthodes officielles. Il avait son franc parler et certains se souviennent de ces grandes manœuvres où il écoutait patiemment la critique des opérations. A la fin n'y tenant plus et avec brusquerie il intervenait dans la conversation :

« Vous n'y comprenez rien ! » disait-il. Puis il expliquait ce qu'on aurait dû faire avec une telle chaleur communicative de conviction que ses contradicteurs se rangeaient de son côté.

Envoyé en 1913 à l'École d'application de cavalerie de Saumur pour y professer un cours de tactique, sa tenue classique à cheval et sa science de dressage si exceptionnelle chez un fantassin, surprirent tout le monde, tandis que nos remarquables conférences sur l'art militaire faisaient l'admiration des élèves officiers.

#### COMMENT LE COLONEL PÉTAIN GAGNA SES ÉTOILES DE GÉNÉRAL DE BRIGADE

La déclaration de guerre le trouva toujours colonel bien que commandant par intérim la 4<sup>e</sup> brigade d'infanterie à Saint-Omer. Dès le premier contact avec l'ennemi, les deux régiments du colonel Pétain, le 8<sup>e</sup> et le 110<sup>e</sup> d'infanterie se couvrirent de gloire : le 15 août 1914, après une attaque qui dura deux heures, ils reprenaient Dinant-sur-Meuse que des forces supérieures avaient enlevé le matin même à la 3<sup>e</sup> brigade.

Les étoiles de brigadier furent la récompense de ce fait d'armes du colonel Pétain. Et ces premières étoiles ont précisément une histoire.

Chargée de couvrir la retraite après Charleroi, la brigade du général Pétain arriva dans un village où elle cantonna. L'hospitalité fut offerte au général par des dames âgées qui habitaient une maison de campagne. Pendant le dîner les hôtesse furent surprises d'entendre des officiers appeler « mon général », un chef qui ne portait pourtant qu'un uniforme de colonel. Elles s'informèrent auprès de lui :

« C'est vrai, répondit-il distraitemment ; j'ai été promu général cette semaine, mais je n'ai d'autre uniforme que celui-ci. Qu'importe ! »

Le dîner fini, il se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée.

Le lendemain, sur son dolman scintillaient les étoiles de général de brigade. C'était ses hôtesse qui dans la nuit avaient profité de son sommeil pour découdre les galons déjà ternis et les remplacer par de petites étoiles luisantes, chères reliques qu'elles conservaient pieusement. Le général Pétain avait été l'hôte de la famille du général de Sonis, et c'étaient les étoiles du héros de Patay qu'on avait fixées à ses manches !

Trois jours après, le 3 septembre, le nouveau brigadier était placé à la tête de la 5<sup>e</sup> division, complètement désemparé, mais où il rétablit rapidement l'ordre et la discipline, la dirigeant personnellement sous le feu à plusieurs reprises, ce qui lui valait un prestige et un ascendant supérieur sur les chefs et les soldats.

A la bataille de la Marne, il joua un rôle particulièrement brillant. Dès le 6 septembre il s'empara de Montceau-les-Provins, n'engageant que trois bataillons sur douze les jours suivants, sa division chassait l'ennemi jusqu'à Reims puis au delà et sans répit sur Berry-au-Bac.

Douze jours après avoir pris le commandement de sa division, le général Pétain avait été nommé divisionnaire au titre temporaire. Le 6 octobre 1914, il était fait officier de la Légion d'honneur et le 25 octobre, il recevait

le commandement du 33<sup>e</sup> corps d'armée, corps de nouvelle formation renforcé par une troupe d'élite, la division marocaine, qui devait se couvrir de gloire à Carency, à Notre-Dame-de-Lorette et à Ablain-Saint-Nazaire. On se rappelle que lors de ces brillantes opérations, le 9 mai 1915 le général Pétain secondé par le général Fayolle qui était son subordonné aurait rompu le front allemand s'il avait reçu à temps les renforts qui lui étaient promis. Cette première victoire montrait péremptoirement que le front allemand si fortifié qu'il était n'était pas intangible. La cravate de commandeur le récompensait de sa victoire et le 21 juin 1915 il recevait le commandement de la 2<sup>e</sup> armée avec laquelle il mena la grande offensive de Champagne au mois de septembre suivant.

#### L'HOMME DE VERDUN

Puis ce fut Verdun, qui sera peut être la plus belle page de sa carrière. Le 26 février un ordre du général de Castelnau appelait d'urgence dans la citadelle meusienne où la situation était grave le général Pétain qui se trouvait dans un camp de repos. Tranquillement, simplement, il se mit à l'œuvre, et réussit à imposer sa volonté à l'ennemi dont il brisa la ruée. Quelques semaines après il lançait à ses troupes l'ordre du jour fameux dont l'écho retentit dans le monde entier :

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armées. Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés : fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la II<sup>e</sup> armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous ! Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier ! Courage... on les aura ! »

Le 27 avril 1916 le général Pétain devenait grand officier de la Légion d'honneur. La glorieuse reprise de Vaux et de Douaumont marquaient la fin de l'année 1916 et signifiaient le complet désencerclement de la place de Verdun.

Le 3 avril 1917, le général Pétain devenait chef d'état-major général de l'armée au ministère de la guerre, et le 15 mai, on lui remettait le commandement en chef des armées du Nord et du Nord-est en remplacement du général Nivelle.

Le sort de nos armées était désormais entre les seules mains du vainqueur de Verdun. On sait comment il a justifié cette confiance du gouvernement et du pays tout entier.

Mais malgré les victoires qu'il a remportées depuis et celles qu'il remportera encore la France verra toujours dans le général Pétain, le glorieux soldat qui l'a sauvée en défendant et en sauvant Verdun.

En lui remettant en août 1917 la grande croix de la Légion d'honneur comme en lui agrafant sur sa poitrine la médaille militaire le 23 août dernier, en présence de M. Clemenceau le Président de la République rappelait ce titre de gloire ineffaçable qui à lui seul vaut un bâton de maréchal.

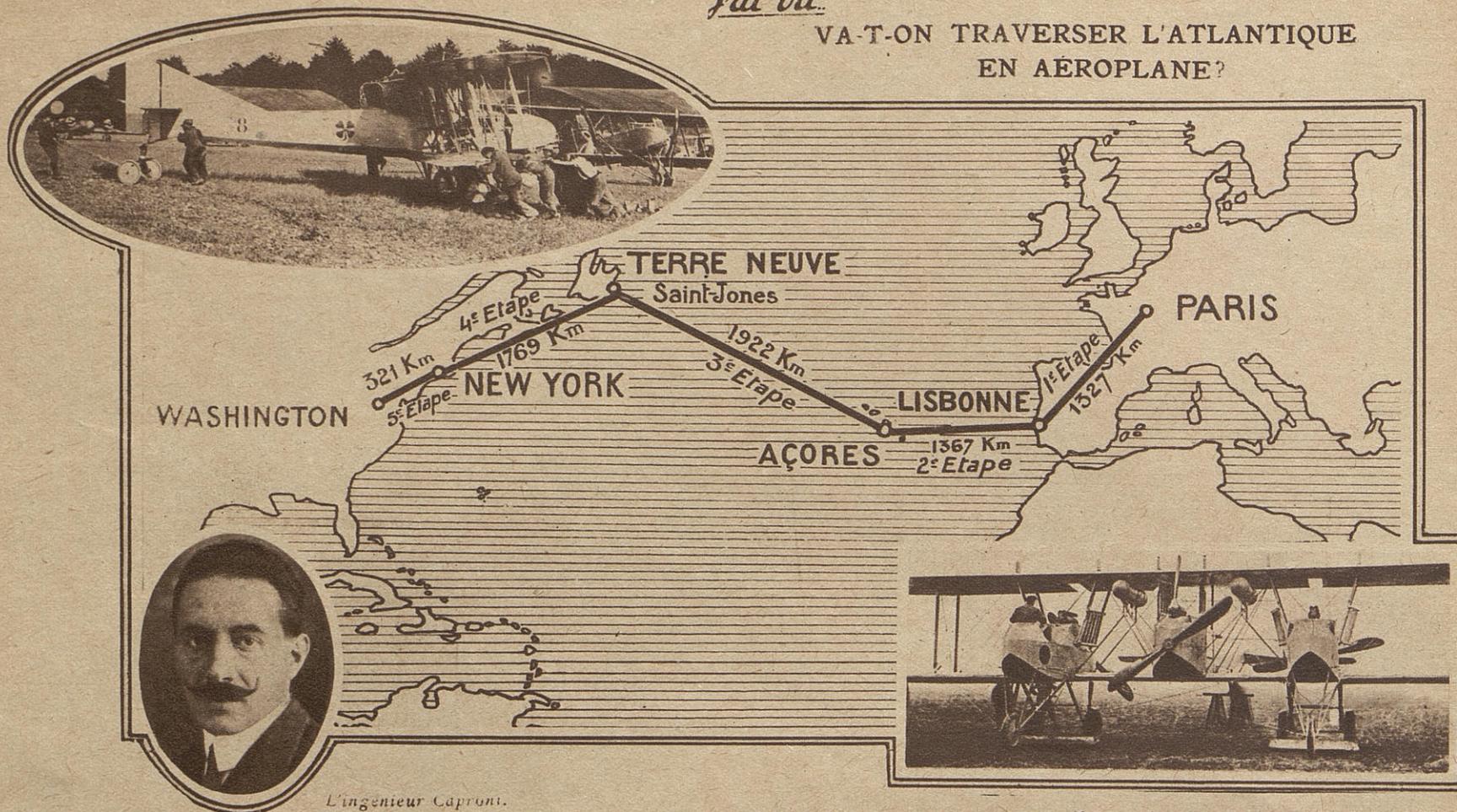
HENRY COSSIRA.



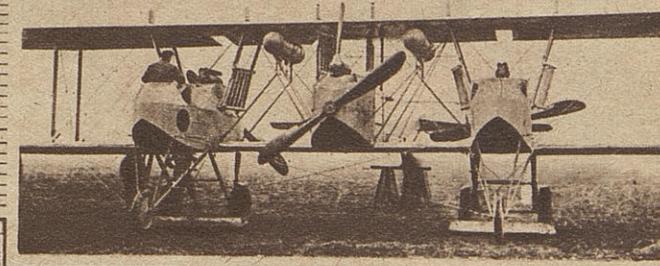
Le général Pétain, M. Poincaré et M. Painlevé à Verdun.

*J'ai vu...*

VA-T-ON TRAVERSER L'ATLANTIQUE  
EN AÉROPLANE?



L'ingénieur Caproni.

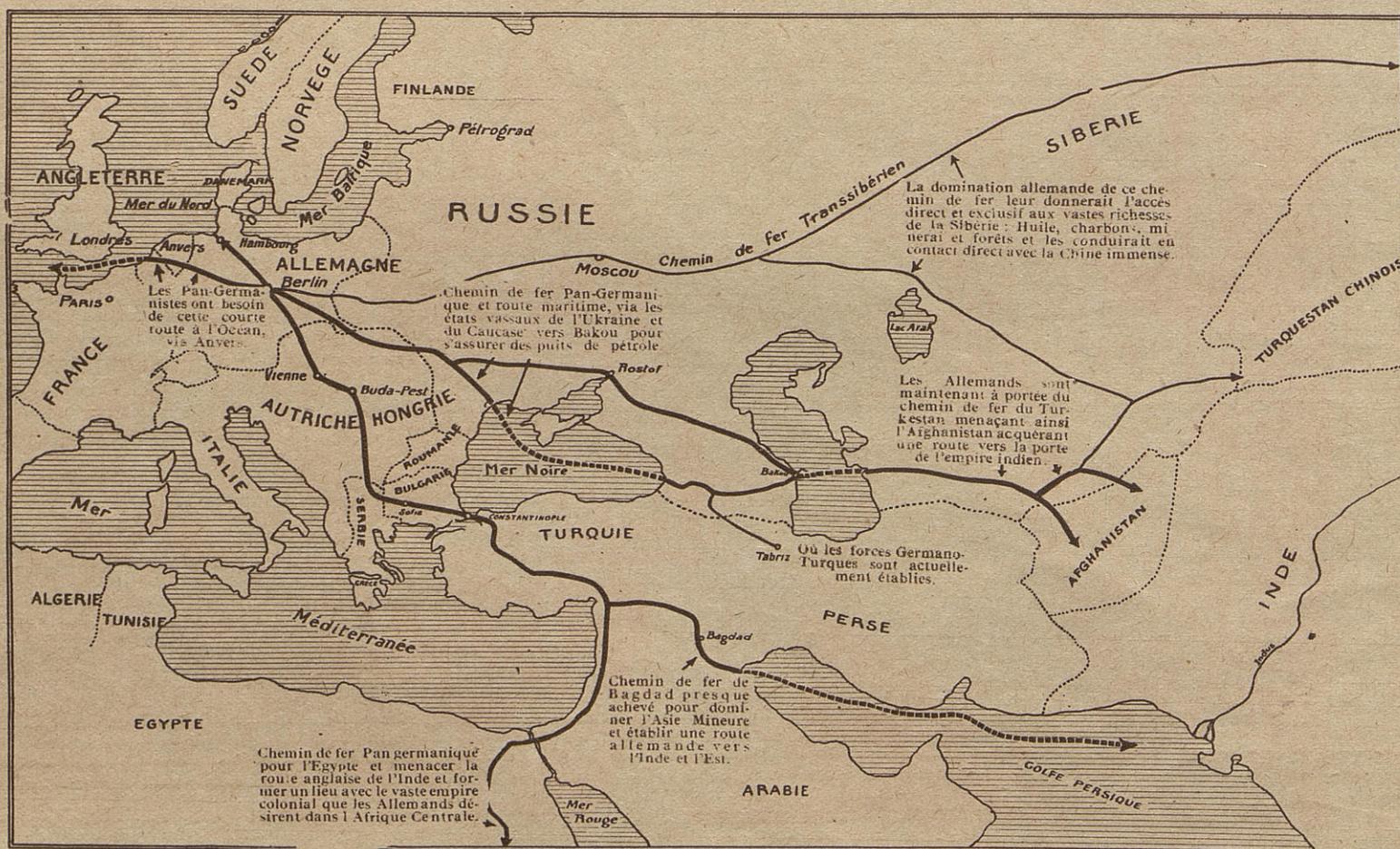


Un aéroplane Caproni.

Aux dires de l'ingénieur Caproni, le service entre Washington et Paris pourrait être assuré par son triplan couvrant le parcours en cinq étapes : 1° de Paris-Lisbonne (1327 kilomètres) ; 2° de Lisbonne aux Açores (1367 kilomètres) ; 3° des Açores à Saint-Jones (Terre-Neuve) (1922 kilomètres) ; 4° de Saint-Jones à New-York (1769 kilomètres) ;

5° de New-York à Washington (321 kilomètres). L'étendue du parcours pourrait être réduite si l'aéroplane allait directement de Paris aux Açores, ce qui n'est pas impossible. L'aviation progresse avec une telle rapidité qu'il est permis d'envisager dès à présent la liaison par voie aérienne de l'Amérique avec le front occidental.

LE MITTEL-EUROPA N'EST PLUS QU'UN BEAU RÊVE ÉVANOUÏ



La défection bulgare vient de porter un coup mortel au rêve que Frédéric Neumann avait conçu pour l'Allemagne. La carte ci-contre montre quelles étaient les ambitions pangermanistes. Avec elles c'en était fait de la liberté du monde. C'est surtout du côté des Balkans

que le pangermanisme étendrait ses tentacules. Il voudrait pour la pénétration méthodique des forces et des capitaux allemands coloniser à son profit en Extrême Orient, et l'Asie Centrale. Guillaume peut aujourd'hui en faire son deuil. Nous venons de lui barrer la route.

*J'ai vu...*

EN RADE DE SALONIQUE, LE RAVITAILLEMENT DES TROUPES DE FRANCHET D'ESPÉREY



Il a fallu pour que les troupes des armées de l'Entente puissent accomplir le bond prodigieux que l'on sait et qui les a portées en 5 jours à 150 kilomètres de leurs bases, d'énormes préparatifs et des approvisionnements nombreux. Pendant tout septembre, le port de Salonique

connut la vie intense, et les instants de peine qui précèdent les grandes actions. Voici, pris en rade des boeufs que l'on décharge pour ravitailler en viande fraîche nos héroïques soldats qui allaient accomplir de si rudes travaux et commencer la délivrance de la Serbie.

## A LA LIMITE DES FORCES HUMAINES

### La prise du Clos-Davaux.

On sait que, le 15 juillet, dans la matinée, les Allemands étaient parvenus à franchir la Marne dans la région de Dormans. En vain, nous avions en hâte amené des réserves pour les contenir. Durant toute la journée du 16 et du 17, ils avaient progressé sur la rive Sud et déjà plusieurs de leurs divisions se trouvaient installés dans la « poche » ainsi formée.

C'est le 18 au matin que notre contre-offensive allait se déclencher sur le front des trois armées Mangin-Degoutte-Berthelot depuis l'ouest de Soissons jusqu'au sud-est de Reims. Les stratèges ont déjà retracé l'historisme de cette victoire, nous voudrions ici raconter l'un seulement de ces multiples efforts, qui, recommencés à chaque kilomètre du champ de bataille, rendent possibles les conceptions des grands chefs.

La 9<sup>e</sup> compagnie du 14<sup>e</sup> régiment d'infanterie avait été engagée avec tout le 3<sup>e</sup> bataillon, le 17 juillet à midi. Elle avait participé à la prise d'un village qui s'appelle Chêne-la-Reine. Là, ce bataillon s'était trouvé momentanément arrêté : en face de lui, la résistance allemande s'était organisée au Clos-Davaux et dans les boqueteaux qui flanquent ce hameau : elle comportait des mitrailleuses, des minenwerfer et des 77 de tranchées.

Toute l'après-midi, le bataillon s'efforça de franchir la ligne ennemie. Sept fois, il attaqua avec des auto-canon et des canons de 37, sept fois il fut repoussé avec des pertes importantes. La nuit vint. La 9<sup>e</sup> compagnie, qui avait déjà perdu dans l'après-midi, un de ses deux officiers, le sous-lieutenant Legendre, et quinze pour cent de son effectif, passa cette nuit à organiser défensivement le village de Chêne-la-Reine. Elle travaillait sous une pluie de déluge, sans avoir reçu de ravitaillement de la journée et c'était sa seconde nuit sans sommeil.

\*\*\*

C'est dans ces conditions que la 9<sup>e</sup> compagnie fut chargée d'attaquer le Clos-Davaux, le 18 à 5 h. 30.

La compagnie, commandée par le sous-lieutenant Séguin avait été regroupée en trois sections, que commandaient l'adjudant Mathery, le sergent Dauvergne et le caporal Vayssière.

À l'heure H, après une violente préparation d'artillerie, la compagnie se mit en marche. Le Clos-Davaux était à 300 mètres environ en avant d'elle. Du premier bond, on en franchit 80. Là, des feux de mitrailleuses prennent les hommes de face et en écharpe, plusieurs tombent, les autres hésitent. L'objectif est encore à plus de 200 mètres.

Cependant un soldat, le tireur de fusil-mitrailleur Voisin, a découvert une mitrailleuse ennemie. Il ouvre le feu contre elle. Un véritable duel s'engage entre cet enfant de vingt ans et les mitrailleurs ennemis, munis d'un engin plus puissant que le sien et qui occupent une position d'avance aménagée. Voisin tombe frappé de deux balles aux mains et à la cuisse. Le soldat Loison, qui est près de là, couché sur le sol, se lève et spontanément, naturellement vient prendre sa place. Tous les fusillers-mitrailleurs de la compagnie imitent cet exemple.

Désormais protégés par ces feux, le sous-lieutenant Séguin, l'adjudant Mathery, les sergents Dauvergne et Paisse s'élancent au cri de « En avant ! ». On les suit. Du second bond, la compagnie a atteint son objectif. Deux mitrailleuses ennemies sont enlevées de haute lutte, les servants sont tués sur leurs pièces. Une troisième mitrailleuse tire encore,

elle est entourée, les mitrailleurs sont faits prisonniers.

Les derniers allemands qui occupent le hameau, tentent de s'enfuir, en emportant des mitrailleuses. Les caporaux Andran, Despeyroux, Pascaud, les poursuivent et leur arrachent leurs pièces dans un furieux corps à corps.

\*\*\*

La victoire a grisé les hommes. Il ne leur suffit plus d'avoir atteint leur objectif : ils continuent la poursuite et se lancent à l'assaut des boqueteaux, qui sont au nord du Clos-Davaux. Ils arrivent ainsi jusqu'aux lisières du bois de Leuvrigny et tuent sur leurs pièces tous les servants de deux canons de 77. Ils ont franchi 1 500 mètres depuis leur point de départ.

Pourtant les Allemands ont eu le temps de se ressaisir : ils se sont aperçus que cette



LE DERNIER EFFORT CONTRE UN NID DE MITRAILLEUSES : LA CHARGE À LA BAÏONNETTE.

troupe à laquelle ils ont abandonné tant de terrain ne comprend peut-être plus en tout cinquante hommes. Deux compagnies vont contre-attaquer.

Le sous-lieutenant Séguin, désormais isolé des troupes françaises par la rapidité même de son avance, se rend compte du péril. Il donne l'ordre de repli. La 9<sup>e</sup> compagnie se retire lentement et en ordre vers le Clos-Davaux. Un instant, une de ses sections est cernée, elle se fraie un passage à la baïonnette. Les gradés se retirent les derniers : les sergents Dauvergne et Paisse, le caporal Vayssière sont tués. L'adjudant Mathery, avec quelques hommes, les soldats Laurent, Derrien, Lombard, Dancelou, Verdaut, Lagnan, Galvan, Baudais, couvre la retraite et tire jusqu'à sa dernière cartouche. Les blessés sont emportés sur les épaules des hommes encore valides.

Les survivants de la 9<sup>e</sup> compagnie arrivent ainsi jusqu'aux lisières du Clos-Davaux. C'est là que le sous-lieutenant Séguin va organiser la résistance, décidé à garder au moins le hameau conquis.

Cependant le capitaine Jeanzac, qui commande le 3<sup>e</sup> bataillon est arrivé dans le hameau : il n'a avec lui que son état-major et des agents de liaison, quinze hommes en tout. Il improvise avec ces éléments une ligne de tirailleurs commandée par le sergent-fourrier Mercier qui va couvrir à droite ce qui reste de la 9<sup>e</sup> compagnie. À gauche, le sergent fourrier Fournier, rassemble à la hâte quelques isolés et parvient à rétablir une liaison à vue avec la compagnie voisine.

C'est contre cette ligne précaire que la contre-attaque allemande va se heurter, ce sont ces forces éparses qui vont l'arrêter et donner aux premiers renforts le temps d'arriver.

\*\*\*

Toute l'après-midi du 18, toute la journée du 19, les tirs furieux de l'artillerie et les contre-attaques allemandes se succèdent. La 9<sup>e</sup> compagnie tient toujours, sans céder un pouce de terrain. Elle n'est relevée, avec tout le 3<sup>e</sup> bataillon, que dans la nuit du 19 au 20.

Il lui reste à ce moment à peu près le tiers de son effectif.

« En trois jours de combats, dit le rapport du général qui commande la division, ces quelques hommes presque sans nourriture et sans sommeil, sont parvenus à enlever une position fortifiée d'une manière exceptionnelle, à la dépasser de plus de 1 000 mètres, à faire des prisonniers, à capturer un canot, 16 mitrailleuses, du matériel ; à briser trois contre-attaques et à tenir sous un bombardement d'une violence extrême. »

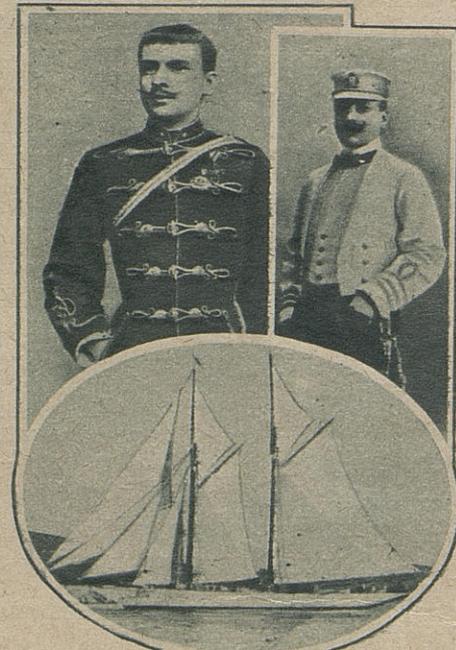
### Le comte R. Festetics von Tolna.

À diverses reprises, depuis le début de cette guerre, les journaux se sont occupés de ce noble officier hongrois qui possédait un hôtel particulier à Paris, une villa, « Les Eucalyptus », sur la Riviera et un yacht élégant et confortable le « Tolna », sur lequel il faisait de longues croisières jusque dans le Pacifique. L'hôtel et la villa furent mis sous séquestre et le yacht, capturé dans de singulières circonstances.

Très épris de la mer, le comte aimait les longues croisières au point que, lors de son mariage, il emmena sa jeune femme faire dans le Pacifique un voyage de noces qui ne dura pas moins de huit ans. Le récit de cette longue et intéressante croisière a été publié en français par le comte Tolna et édité en 1903, chez Plon et Nouvrit en un beau volume illustré avec, au frontispice, le portrait de l'auteur en lieutenant de l'armée hongroise ; il a pour titre « Chez les Cannibales » ; un deuxième volume parut l'année suivante.

Le comte fit alors construire en Amérique un second yacht d'environ 250 tonneaux qui reçut aussi le nom de « Tolna » ; c'était le frère jumeau du « Météor », le yacht favori du kaiser. Et le comte reprit ses croisières avec la comtesse et sa fille. Plus d'un de nos officiers de marine eut l'occasion de rencontrer ce yachtman aimable et courtois qui courait la Méditerranée et qui fut, maintes fois, l'hôte ou l'amphitryon de tel de nos amiraux.

En août 1914 les Von Tolna étaient à Cannes. Pourquoi, à la nouvelle de la déclaration de guerre, se hâtèrent-ils de fuir avec leur yacht, eux qui étaient Américains ? Ils le firent si précipitamment qu'ils ne prirent pas le temps de retirer l'ancre et, laissant filer la chaîne, mirent la voile sans même prendre leur patente. Un patrouilleur français, rencontra



Deux photographies au comte Rodolphe Festetics von Tolna, en yachtman et en tenue d'officier hongrois. En médaillon : le yacht « Tolna » qui navigue aujourd'hui sous pavillon français.

le « Tolna » au large, l'arraisonna et, en l'absence de tous papiers réguliers, le ramena à Cannes avec ses passagers et son équipage. Le débarquement fut plus précipité que le départ ; on ne prit même pas le temps de desservir la table et M<sup>lle</sup> Von Tolna abandonna sa chemise de nuit sur son lit.

Comment le comte et les siens gagnèrent-ils l'Amérique : Nous l'ignorons ; l'hôtel de Paris, la villa de la Riviera et le yacht furent mis sous séquestre. Mais, en septembre, les protecteurs de sujets étrangers, qui avaient été jusque-là fort puissants sur la Riviera, ayant été « brûlés », le « Tolna », qui avait été capturé en mer, fut déclaré prise de guerre et conduit à Toulon, tandis que l'hôtel et la villa étaient, après levée du séquestre, remis à un Américain chargé des intérêts du comte.

Le « Tolna », aménagé de façon fort confortable, fut mis à la disposition de la marine et, en vue de son utilisation éventuelle, il a été débarrassé de tout ce qui était à bord.

Partis précipitamment, le comte et sa famille ont abandonné à bord leur linge, leurs vêtements, leur argenterie et toutes sortes de provisions de bouche qui ont été vendus par les soins de l'administration des Domaines.

La bibliothèque de M<sup>lle</sup> Von Tolna comprenait presque uniquement des ouvrages anglais et français ; parmi ces derniers des romans de Paul Bourget, René Maizeroy, Claude Farrère, Marguerite Audoux, Myriam Harry, et, à côté des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, *Après l'abandon de la Revanche* de M<sup>me</sup> J. Adam. La jeune fille s'occupait à dessiner de curieuses séries de coiffures féminines de toutes les époques qu'elle coloriait et découpait.

Le pavillon hongrois, de la verrerie de Bohême, des kimonos de soie brodée, des tapis de fourrures, tout le linge très fin de la comtesse et de sa fille, tout cela devenu « prise de guerre », sera vendu bientôt. Un incident fort curieux et peu connu est l'arrestation à Nice, après la fuite du « Tolna », d'un officier, critique musical d'un grand journal parisien, qui fut conduit à Marseille, en prévention de conseil de guerre, pour commerce avec l'ennemi. L'affaire a-t-elle été étouffée ? On n'en a plus entendu parler.

Quant au comte von Tolna, il dit avoir été naturalisé Américain il y a une dizaine d'années. Mais alors pourquoi tenta-t-il de s'enfuir de Cannes avec tant de précipitation en août 1914 ?

Aujourd'hui le *Tolna* battant pavillon français donne [ ] sous un autre nom, une chasse active aux sous-marins ennemis : c'est un vaillant équipage qui le monte et tandis que de toute la vitesse de son moteur il fend les flots bleus, les deux canons dont il est armé sont prêts à tonner... pour la France.

G.

## LE RADEAU DE SOIE (1)

La sécurité serait absolue à bord du ballon si des facteurs de danger ne venaient, hélas parfois troubler l'ordre des choses ; il est des descentes mouvementées et inattendues heureusement terminées ; il en est aussi de tragiques.

Au hasard, voici quelques anecdotes mieux connues ; mais les annales de l'aérostation en fourmillent et presque tous les observateurs en ballon ont vécu de ces minutes longues comme des heures où le destin semble hésiter.

A la fin de la bataille de la Somme, les Allemands manifestèrent une certaine mauvaise humeur contre nos ballons ; ils s'étaient rendu compte, sans doute, que, du haut de ces observatoires, plus d'un tir avait été réglé sur leurs tranchées, leurs gares, leurs batteries ; plus d'un canon repéré.

Ils entreprirent de les détruire. A cette époque, leurs aviateurs, trop peu hardis, n'osaient que rarement s'aventurer chez nous, et lâchement, de leurs lignes, ils firent entrer leurs canons en action. Le lieutenant Az... S... eut la chance de se tirer sain et sauf d'une des plus tenaces de ces attaques ; j'ai recueilli toutes fraîches ses impressions.

C'était en fin de journée ; on avait beaucoup travaillé, la chaleur avait été forte et une espèce de somnolence lourde et silencieuse avait endormi les armées ; pas de canon, pas d'avions en l'air ; seuls quelques ballons veillaient sur le champ de bataille et rien ne décelait le piège embusqué tout près des tranchées allemandes : six obusiers de 105 braqués, les artilleurs attentifs derrière leurs pièces, sans doute bien éveillés ceux-là, excités par la promesse d'une prime si le ballon Français était touché.

♦ ♦ ♦

Brusquement, après six coups à peine entendus au loin, un sifflement, aigu une note décroissante, caractéristique, avait déchiré le silence ; puis ç'avait été le craquement bruyant, tout proche, de six obus arrêtés dans leur course



LE DÉPART DE LA SAUCISSE

On voit à droite de la nacelle et en dehors, dans leurs enveloppes deux parachutes, dont l'observateur ne se servira que dans un cas désespéré.

par l'action mystérieuse du ruban de poudre enroulé dans leur ventre.

Le lieutenant Az... S... surpris, c'était bien sur lui qu'on tirait, regarda. La salve avait été un peu haute, mais bien réglée tout de même, et, presque immédiatement, une autre arriva, sous lui, effrayante.

Cette fois le coup avait porté ; une légère secousse, le câble était coupé à 20 mètres de la nacelle et, lentement, le captif libéré s'élevait. Il n'y avait pas une seconde à perdre ; le vent portait vers l'ennemi et déjà les tranchées blanches grandissaient. Un coup d'œil à l'altimètre : 1 500 mètres. Vivement déchirés, les cartes, les papiers volaient par dessus bord, et l'officier franchissait le bord de la nacelle puis lâchait prise. Une chose alors se produisit, stupide, imprévue ; la corde du parachute était prise à l'intérieur du panier d'osier dans la courroie d'un étui de jumelle ! c'est à cet instant d'une existence qu'il faut une maîtrise de soi grande et belle ; là l'homme est sans témoins en face de la mort ; dans un éclair il pense qu'il aime ; dans un cinématographe instantané toute sa vie vient passer ; une figure chère se dessine ; il revit avec une surprenante intensité toute son existence. Mais il fallait agir, l'ennemi attentif avait continué de tirer et les coups, encore une fois éclataient tout à côté. La corde enfin, après un effort surhumain fut dégagée et Az... S... se lançait

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 187.

dans le vide de 2 500 mètres, à moins de 3 kilomètres de la ligne de feu.

Docile et fidèle, le parachute s'ouvrait et la descente angoissante commençait. Elle dura un quart d'heure. Le boche, rageur, tirait encore et, furieux de voir que sa proie allait peut-être lui échapper, voulait tuer l'homme.

A 200 mètres des tranchées, la machine aérienne vint se poser dans les fils de fer barbelés, saluée par les mitrailleuses dont les servants voulaient eux aussi leur part de triomphe. Toute cette pyrotechnie teutonne s'épuisa vainement, et quelques minutes après je serrais la main du lieutenant Az... S... très calme, uniquement inquiet d'indiquer l'emplacement des six pièces repérées pendant la descente et bientôt châtiées.

Cet officier est probablement celui qui est descendu en parachute de la plus haute altitude ; ses impressions sont curieuses à connaître :

Au moment de quitter le ballon, aucune hésitation, dit-il ; on s'enfonce dans le vide sans impression pénible et les 40 mètres de chute paraissent un petit saut insignifiant ; puis, tout à coup, le mouvement se ralentit, et il semble que l'on remonte lentement ; l'illusion cesse bientôt, mais la descente est interminable. La sensation de vitesse commence seulement quand les objets grossissent à vue d'œil ; c'est un peu impressionnant, mais court, et on arrive à terre sans brutalité.

Un sentiment de joie bien naturel, en retrouvant le sol ferme, voilà ce dont on se souvient le plus.

Maintenant, c'est surtout par avions que l'ennemi attaque ; alors, s'il réussit, c'est l'horreur de l'incendie allumé sur la tête.

Les mille mètres cubes d'hydrogène que le ballon enferme dans son enveloppe brûlent souvent en quelques secondes ; une épaisse fumée noire se dégage de ce brusque brasier, le feu crépite sur les bords rongés de la plaie qui grandit, et bientôt vaincu, réduit à quelques débris métalliques noircis, le ballon tombe, anéanti.

Il ne reste qu'une épaisse et immense colonne de cette fumée noire, immobile et âcre, et un ou deux parachutes qui s'en vont à la dérive.

Là encore, si la malchance s'en mêle, le dénouement peut être tragique ; il y a d'abord l'accident classique le plus redouté : la masse en feu vient rattrapper le parachute et l'incendie à son tour ; imaginez les angoisses de celui qui voit venir à lui le globe meurtrier ! on réussit généralement à conjurer ce danger en déplaçant rapidement contre le vent, le véhicule où aboutit le câble, ce qui a pour effet d'éloigner le ballon du parachute.

Sans parler du cas assez rare où l'observateur est tué avant d'avoir pu manœuvrer, le tir de la mitrailleuse ennemie a quelquefois rompu quelques ficelles, avarié un déclanchement, et c'est la chute dans le vide.

♦ ♦ ♦

Voici un des cas les plus curieux de tous : l'observateur, par une malchance inouïe, vint se heurter à une corde qui sert à la manœuvre ; cette corde s'enroula autour de sa jambe, de façon telle qu'il ne pouvait s'en dégager ; le ballon brûlait, il se crut perdu. Mais la corde à son tour brûla et se rompit ; tout se passa alors normalement et le rescapé atterrit, un peu ému, mais souriant.

Il y en a des centaines de ces anecdotes qui montrent que l'obscur métier d'observateur, fait de patience et de dévouement, est plein de dangers ; cependant, l'histoire de l'aérostation qui s'honore de sublimes martyrs, enregistre tous les jours des sauvetages.

Des progrès récents, dont on ne peut parler, augmentent encore la sécurité des pionniers de l'air.

On songe maintenant à munir les aviateurs du radeau sauveur ; le problème est délicat à cause du réseau de commandes, de fils, de câbles qui courent dans le fuselage des oiseaux mécaniques ; nos ennemis s'en occupent aussi, mais sans beaucoup de succès, semble-t-il et ce sera sans doute encore un esprit français qui aura la conception juste et qui réalisera ce nécessaire et précieux progrès.

CAPITAINE X.

# Les échos de J'ai vu...

## L'ANCETRE

Nous, marchions, d'un pas un peu lent, comme un parisien habitué à savourer tous les charmes de Paris, lorsqu'un bruit insolite attira notre attention. Nous n'en voyions point l'objet, mais ce bruit devait venir de la place, vaste, large, ordonnée ou la rue que nous suivions allait se perdre comme un fleuve dans la mer. Et de fait, lorsque nous fîmes à son extrémité, lorsque nous abordâmes cette esplanade nous découvrîmes la cause de ce tumulte. Une énorme machine avançait et reculait lentement, crachant de la vapeur, et écrasant sous ses cylindres monstres des pierres placées sur la chaussée. Sur cette machine, qu'actionnait un chauffeur attentif, un écriteau revêtait « Cylindres de la Ville de Paris ».

Le long du trottoir, une bayaque était dressée, sorte de cagna près de quoi étaient arrêtés des enfants badauds. Nous nous arrêtâmes à notre tour et nous en entendîmes un qui disait à un de ses camarades : « Tu vois cela... Eh bien c'est le vieux père Tank... »

Savoureuse comparaison. La machine lourdaude, avançait, écrasant les cailloux, nivelant le terrain, vendant impossible toute espèce de résistance, faisant place nette sur son chemin. Et plus nous regardions cette mécanique, plus la comparaison de l'enfant nous semblait juste — non au point de vue scientifique, car le grand principe du tank rend dans son système de chenille mais du point de vue inventif, si nous pouvons dire, du point de vue du résultat cherché...

Deux humoristes ingénieux M.M. Régis Gignoux et Roland Dorjeles ont écrit naguère un volume : La machine à finir la guerre ; un journaliste hardi, le colonel Repington, a parlé au commencement des hostilités du « fameux rouleau compresseur russe » formule qui devint bientôt vaine et un peu insipide. Mais qu'on ne s'y trompe pas, il y avait chez les écrivains cette idée en puissance que, seule une machine nouvelle, une machine à écraser l'ennemi, pouvait terminer la guerre... Inconsciemment ou consciemment ils étaient les agents d'une invention qui « était dans l'air » et qu'il fallait un savant pour capter. De même façon, l'enfant que nous trouvions sur notre chemin résumait bien la philosophie de cette invention lorsqu'il captivait le cylindre de la Ville de Paris » de vieux père tank. Eh quoi ! c'était là un ancêtre ! Nous eûmes devant ce personnage lourdaud et larmoyant, qu'au temps de la paix nous redoutions comme un importun, une sorte de considération attendue. Et nous regardâmes avec respect les panaches abondants de fumée blanche qu'il lançait vers le ciel automnal et qui retombait alentour de sa cheminée vieillie comme une barbe vénérable et chemue.

## SYNCHRONISME CONJUGAL

La lettre suivante, écrite de Lanerck, en Ecosse, le 18 octobre 1771, et publiée dans les papiers du temps, contient un assemblage de circonstances qui nous ont paru assez remarquables pour être remises sous les yeux de nos lecteurs.

« Le vieux William Douglas et sa femme viennent de mourir. Ils étaient nés le même jour, dans le cours de la même heure ; la même sage-femme les avait reçus, et ils avaient été baptisés en même temps dans la même église. Ils ne s'étaient pas quittés jusqu'au moment où la nature leur fit sentir les premiers feux de l'amour. A l'âge de dix-neuf ans, ils se marièrent du consentement de leurs parents, dans l'église où ils avaient été baptisés.



LES INSIGNES DE L'ESCADRILLE DES CIGOGNES.

Jamais ils n'avaient senti la moindre indisposition jusqu'au jour qui précéda leur décès, et celui où ils sont morts accomplissait exactement leur centième année. Ils ont rendu l'esprit dans le même lit, et ont été enterrés dans le même tombeau, tout près des fouts où, cent ans auparavant, ils avaient reçu le baptême.

Et qui oserait prétendre après cela que le bonheur n'est pas de ce monde ?

## UN ENFANT RECHERCHÉ PAR LA REINE D'ITALIE

Les journaux italiens ont publié l'avis suivant :

« Sa Majesté la Reine sera très reconnaissante à qui pourra lui procurer des renseignements touchant le jeune Tonuzzo Hector, âgé de trois ans et demi, qui, le 28 octobre 1917, à 8 h. 30, à un kilomètre d'Udine, fut confié par sa mère, Mme Angiolina Moro in Tonuzzo, à une dame inconnue, en voiture, qui devait l'amener à Sacile, où la mère, qui suivait à pied avec ses autres enfants, devait le reprendre. Arrivée à Sacile, la mère, ne retrouvant pas le petit Hector et, malgré toutes les recherches faites n'en a plus eu de nouvelles. »

Tout commentaire affaiblirait la portée de cette annonce qui rappelle un événement comme en ont seuls décrits Goethe, dans *Herman et Dorothee*, et Manzoni, dans *les Fiancés*.

## TIME IS MONEY

« Ceux qui font queue ! » Telle est, certes, la meilleure définition des Français de l'arrière. Ainsi, pour la distribution des cartes d'alimentation on avait primitivement fixé une période de trois jours à Paris. Il a fallu étendre sans limite la durée du renouvellement des cartes. Et pour cause !

Les renouvelants arrivant à la porte des bureaux de distribution, commençaient par prendre la file et patientaient trois quarts d'heure ou une heure avant d'arriver dans une petite salle où une dame auxiliaire assise devant une petite table daignait leur remettre leur carte en

leur disant : « Pour les tickets de pain, voyez aux « renseignements ! »

Les « renseignements », se trouvaient à une autre petite table séparée de la première par un intervalle de 2 à 3 mètres. Le porteur de la nouvelle carte s'approchait et questionnait : « Pour le pain s'il vous plaît ! — Attendez votre tour... Faites la queue ! » obtenait-il pour toute réponse. Après une demi-heure ou plus, il obtenait enfin de la même dame auxiliaire le précieux renseignement, grâce auquel il pouvait aller se mettre à la queue d'une nouvelle file pour attendre qu'on voulut bien, quarante minutes après, lui couper son ticket et lui remettre en échange ses bons de pains.

Quatrième queue pour les bons de charbons au bureau du ravitaillement, et cinquième station à la distribution des bons de pétrole et d'essence. Si bien qu'après cinq ou six heures de patience, les plus favorisés avaient enfin tous leurs tickets. Certains mirent deux jours pour obtenir de ces différents bureaux ce qu'un seul eût pu leur délivrer. Mais c'eût été trop simple.



M. MALINOFF, LE PRÉSIDENT DU CONSEIL BULGARE QUI A FAIT RATIFIER L'ARMISTICE PAR LE GIBRANIE.

## LA DERNIÈRE PROPHÉTIE

Les prophètes sont ingénieux. Les uns vaticinent sur la façon dont s'entremêlent des épingles ; les autres lisent à livre ouvert dans le marc de café. Il en est aussi qui travaillent sur les nombres.

Nous avons rencontré un de ces derniers qui fait preuve, à tout le moins, d'une remarquable ingéniosité. Appliquant son génie à l'horoscope simplifié des chefs d'Etat de l'Entente, il prend le millésime de leur naissance, celui de leur année d'élection ou d'avènement, le nombre d'ans qu'ils ont régné ou présidé et le chiffre de leur âge, il additionne ces quatre nombres et il obtient invariablement ce total : 3836.

Par exemple, le président Wilson est né en 1856, fut élu en 1912, a présidé 6 ans et il est âgé de 62 ans. J'additionne : total : 3836. Président Poincaré : 1860 + 1913 + 5 + 58 = 3836. Roi d'Italie : 1867 + 1900 + 18 + 51 = 3836. Il en sera de même

pour les souverains de Serbie, d'Angleterre, de Belgique, l'empereur du Japon et l'ex-tzar de Russie. Les quatre nombres additionnés donnent toujours au total 3836.

Alors, quoi ? direz-vous. Vous ne voyez donc pas ? Il faut que je vous aide : divisez 3836 par 2 ; quel est le résultat de l'opération ? 1918 ! C'est bien cela, donc, affirme notre prophète, c'est cette année que la guerre finira.

Evidemment ! Mais pourquoi divise-t-il par deux ? Cela me paraît tout à fait arbitraire. Il est vrai que, si nous nous en tenions à ce chiffre invariable de 3836, nous aurions encore dix-neuf cent dix-huit ans de guerre devant nous !

Il a raison, ce prophète fantaisiste ; il vaut mieux diviser par deux.

## LE BON JUGE

Ces temps derniers, on jugeait à San Francisco des pro-germainis qui avaient volé de la dynamite dans l'intention de faire sauter des ouvrages d'art et d'interrompre ainsi le trafic de guerre sur les chemins de fer californiens.

La caisse qui contenait les neuf bâtons de dynamite dérobés figurait sur une table, parmi les pièces à conviction. Or, *Forfaiture* et nombre d'autres films américains nous ont appris que, là-bas, tout en faisant ses questions aux accusés ou aux témoins, le procureur évolue dans le prétoire, prend une pièce à conviction, la brandit sous le nez de celui dont il prétend établir la culpabilité, frappe sur l'instrument du crime en déclamant des choses vengeresses, et ainsi de suite.

Or, à San Francisco, l'attorney (le procureur) Johnson apportait tant de zèle en son ministère et en usait de telle sorte avec la boîte aux sticks explosifs que le juge van Fleet, qui, depuis un moment, suivait d'un œil anxieux cette judiciaire pantomime, ne put se tenir plus longtemps et dit :

— En somme, ce que vous voulez, monsieur le procureur, c'est un verdict ?

— Oui, monsieur le juge, un verdict impitoyable contre les coupables !

— Alors, commencez par la clémence envers les juges, car je vous assure, M. Johnson, que si vous continuez à taper avec cette fougue magnifique sur cette boîte-là, du diable s'il reste tout à l'heure un palais pour le rendre, ce verdict, des juges pour le proclamer, des accusés pour le subir et un public pour l'entendre.

M. Johnson, attorney, en est devenu tout pâle. Dans son ardeur professionnelle, il ne s'était pas rendu compte du danger qu'il courait.

## LA VIE CHÈRE

Aussi bien que le corporel, le spirituel a augmenté, doublé, triple, quadruple même. Et ce n'est pas ce qui mécontente le moins les paysannes bretonnes.

Jadis, quand elles voulaient solliciter quelques grâces divines, elles s'adressaient naturellement à leur curé qui, moyennant la somme modique de deux francs, transmettait leur requête sous forme d'une messe basse.

Aujourd'hui, les recteurs bretons acceptent toujours de servir d'intermédiaires entre le ciel et leurs fidèles ; mais, la moindre petite messe vaut au moins quatre francs.

Aussi les Bretonnes, quoique très croyantes, rechignent-elles contre la vie chère ! !



DANS L'ALSACE RECONQUISE, DES PETITES FILLES VIENNENT FÊTER LES SOLDATS AMÉRICAINS.

*J'ai vu.*  
LE ROI D'ITALIE VU PAR LES BOCHES



LE ROI MINUSCULE  
(Kladderatoch.)



ELEGIE ROMAINE (après Caporetta). — Il va nous falloir subir le sort du grand-père Nikita.  
(Lustige Blatter.)



NUIT D'ANGOISSE. (Meggendorffer Blatter.)  
Le spectre d'Hindenburg.



Hélas! Hélas! Les alliés m'abandonnent...  
(Fliegende Blatter.)



Le voyage du roi à porté que des pro-

Paris ne lui a rapvisions de bouche.  
(Lustige Blatter.)



Le mariage du petit Doge avec la mer.  
Les Ondines: « Coucou! Sauve qui peut! »



CADORNA. — « Petit, prends garde! La Tour penche! »  
(Lustige Blatter.)

La rage des Boches s'est exercée sur notre fidèle allié Victor Emmanuel, roi d'Italie, avec une fureur d'autant plus grande, qu'ils s'imaginaient le voir combattre pour leur cause et l'enrôler sous leurs drapeaux. Lorsque conscient des véritables



LE SYMBOLE DE LA FIDÉLITÉ (Kladderatoch.)



(Après Caporetta). « L'armée est fichue. Voici déjà le parapluie de Cadorna! »

intérêts de son peuple, de son lourd passé de gloire et de ses affinités, Victor Emmanuel nous apporta l'appui décisif de ses armées, ce fut dans le clan boche un délire de rage impuissante, ainsi qu'en témoignent les pages des illustrés d'Outre-Rhin reproduites sur cette page.

*J'ai vu*

CUIRASSIERS FRANÇAIS TRAVERSANT LA SUIPPE A LA POURSUITE DES ALLEMANDS EN RETRAITE



"Notre cavalerie garde le contact avec l'ennemi". Cette formule que nous n'étions guère habitués à lire dans nos communiqués, nous la voyons fréquemment en ce moment où dix armées alliées pressent

simultanément les Allemands en retraite. Nos cavaliers, ce sont eux qui les premiers pénètrent dans les villages reconquis et qui en débusquent les derniers occupants. Le document que nous repro-

duisons ici représente la traversée de la Suippe, au nord de Reims, par un escadron de cuirassiers qui avec leurs mitrailleuses talonnent une arrière-garde ennemie. Sur des petits radeaux de fortune,

les cavaliers transportent les harnachements de leurs montures et leurs armes, tandis que les chevaux suivent à la nage. La rivière franchie, les cuirassiers sautent en selle et la poursuite continue ardente.

*J'ai vu...*  
LA QUINZAINE SPORTIVE



Les concurrents de l'épreuve « Le Tour de Paris ».



L'arrivée de Carpentier dans les 100 mètres plat.



Le lot des coureurs, deux minutes après le départ.



L'équipe de rugby du Racing-Club de France (la place de Boyau reste vide).



Une concurrente du Tour de Paris, M<sup>me</sup> Ledru.



Les coureurs en pleine

épreuve, Devaux (n° 41) en tête, gagne 4 coupes Dubonnet, puis abandonne.

Le fait capital de la quinzaine est la reprise de l'épreuve classique du *Tour de Paris* qui n'avait pas été organisée depuis la guerre. On sait que ce parcours qui comprend 42 kilomètres est particulièrement sévère — pourtant, les concurrents furent nombreux — et une femme même, M<sup>me</sup> Ledru, l'affronta, et eut le mérite de le terminer. Longchal enleva l'épreuve en 3 h. 13'. Au stade Bergeyre, manifestation en l'honneur du regretté Boyau.

*J'ai vu.*

# LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION<sup>(1)</sup>

PAR

DOUGLAS NEWTON.



LA MÈRE DE THOROLD ÉTAIT UNE CHARMANTE FEMME ET SAVAIT FORT AIMABLEMENT TRAITER SES INVITÉS...

**Y** en a pas bon, ça ! tout est brûlé ; vous brûler vous-même est absolument superflu.

L'Allemand qu'ils avaient aperçu dans les flammes, était mort. L'autre, pensèrent-ils, était sous la voiture. Mais lorsqu'ils se décidèrent à partir, lorsque leur auto démarra, une figure sombre apparut près de la haie. Sans aucun doute c'était un des deux Allemands de la voiture naufragée. La haie avait dû amortir sa chute ; il n'était que blessé.

— Vous êtes battus ! Vous êtes battus ! J'ai tout vu, tout entendu ! Vous êtes battus ! Cudd pesa sur ses freins.

— Non ! Allez ! Allez ! ordonna Phillip. Nous n'avons plus rien à faire ici. Il ne sait rien et pourrait fort bien nous canarder avant que nous ne mettions le grappin sur lui !

Le chauffeur, toujours obéissant, accéléra l'allure. Et la voiture emporta ses voyageurs à toute vitesse. Ils étaient muets maintenant et avaient le cœur navré.

## CHAPITRE XII

Ce soir-là, James Thorold était dans son laboratoire quand un coup de téléphone de son domestique l'avertit que Phillip Mauwaring l'attendait à son domicile particulier.

— Dites-lui qu'il vienne me rejoindre ! répondit le chimiste. Quant à Mlle Baistain vous nous l'amènerez ici lorsqu'elle sera de retour, à moins toutefois qu'elle ne manifeste le désir de rester avec ma mère.

Phillip traversa donc l'immense jardin, planté d'iris et de lichens, qui séparait la maison de Thorold de son laboratoire où il le trouva confortablement assis dans un bon fauteuil et très occupé à ne rien faire.

D'un signe de tête, le chimiste lui fit signe de prendre un siège. Puis, sans quitter sa pipe de sa bouche, il dit entre ses dents :

— Le travail auquel je me livre en ce moment est de quelque importance : il s'agit d'une commande pour le gouvernement.

— J'ai déjà vu, repartit l'officier en s'installant bien à son aise, j'ai déjà vu des travaux destinés au gouvernement qu'on exécutait avec la même ardeur ! Il y a toujours quelque chose de reposant dans ce qu'on effectue pour le compte du gouvernement !

Cette boutade amusa Thorold qui voulut bien en rire aux éclats.

— Oh ! pas toujours exact, cela, je vous assure, dit-il ; il y a parfois des travaux sérieux à faire pour le gouvernement ; et c'est précisément le cas aujourd'hui.

— Je le sais bien, parbleu ! Mais je m'amuse à vous taquiner en me faisant l'écho de l'opinion du vulgaire. Rassurez-vous, mon cher, le public a des idées aussi claires sur le travail accompli par l'état-major. Quand nous avons « turbiné » vingt-deux heures durant, nous avons plaisir, le soir, à lire dans les journaux les plaisants facteurs consacrés à nos danses, à nos divertissements folâtres et à notre paresse proverbiale.

— En ce qui me concerne personnellement, interrompit Thorold, je me trouve dans des conditions tout à fait exceptionnelles. Ce damné papier de Brandt, cette infernale cachette d'un demi-million de livres sterling

se sont interposées entre mon esprit et les gaz dissolvants.

— Et dire que vous, les scientifiques, vous passez pour des êtres désintéressés, pour des esprits détachés de toutes les contingences. Je ne me soucie guère de gagner trop facilement beaucoup d'argent, sans quoi, je parierais volontiers tout ce que je possède que vous n'avez pas encore dormi depuis notre retour.

— Non ! Je n'ai pas dormi une seconde. Et vous ?

— Moi ? superbement. Après notre déjeuner ici, j'ai regagné mon hôtel, j'ai pris la direction de mon lit et j'ai dormi comme un sonneur et ronflé de même. J'ai louché, un peu tard c'est vrai ; mais j'ai louché tout de même. J'ai pris l'air, fait quelques courses cet après-midi... et me voilà tout prêt à faire honneur à l'excellent dîner que vous nous avez préparé.

— Vous êtes un type extraordinaire, mon cher Phillip ; rien ne vous impressionne ; rien ne vous trouble. Comment faites-vous donc pour garder votre belle sérénité ?

— Je mets de côté soigneusement mes préoccupations et je les informe que mon attention la plus soutenue leur sera réservée quand j'aurai dormi, louché... et digéré le dîner de Jimmy.

Thorold ne put s'empêcher de rire.

— Vous aurez le bon dîner rêvé, promit-il, quand miss Cecily nous aura rejoints.

— A propos ! observa l'officier, vous n'avez pas encore entendu parler d'elle depuis notre retour ?

— Elle est allée prendre du repos à l'hôpital. Comme vous, sans aucun doute, elle a louché ;

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

## J'ai vu

comme vous, elle a dormi. Elle sera ici au crépuscule. Vous vous souvenez que ma mère lui a offert l'hospitalité pour la nuit. Ma voiture est partie la chercher.

— Cudd reviendra donc avec elle ; bon cela ! Mais, mon cher c'est très bien, très confortable ici !

— Pourquoi parlez-vous de Cudd ? Y a-t-il...

— Comment chauffez-vous votre laboratoire, pendant l'hiver ? Il n'y a pas de foyer ici. Ah ! je vois... des radiateurs ! Est-ce réellement pratique ?

— Oui ! Mais revenons à ma question, je vous prie. Pourquoi...

— C'est plus que confortable, interrompit Cecily qui venait de faire son entrée ; cela a un air... cela vous ressemble, monsieur Thorold !

Les jeunes gens s'étaient levés. Thorold paraissait très satisfait de la constatation faite par l'infirmière.

— Eh bien, dit Phillip, quoi d'étonnant à cela ? C'est son œuvre, somme toute.

Cecily se tourna vers le chimiste.

— Votre mère m'a dépêché près de vous pour vous prévenir que le dîner serait bientôt prêt. Mais, avant de gagner la salle à manger, je serais fort aise de savoir comment vous avez procédé à votre installation et de la connaître dans tous ses détails.

— Ce bâtiment était autrefois une vieille étable. Je l'ai transformée, agrandie. J'ai ouvert cette baie ici. J'ai construit ces petits réduits que vous voyez à l'autre bout. J'y range mes cornues, mes produits chimiques. Voici mon réservoir à odeur.

— A quoi vous sert ce réservoir à odeur ?

— Son nom l'indique, exactement ! Quand nous avons terminé une expérience avec un acide ou un composé et que la cornue dégage encore des vapeurs, nous déposons celle-ci dans le réservoir jusqu'à ce qu'elle soit vide de tout fluides malodorants et nocifs.

Tout en causant, les trois amis faisaient le tour de la vaste pièce. Haute de plafond, garnie de livres, ornées de tentures, elle ressemblait plus à un atelier de peintre, à un studio qu'à un laboratoire.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'angle où se trouvait le réservoir à odeur, Thorold dit, en ouvrant la porte :

— Vous voyez, il a là une ventilation excellente qui dissipe les gaz délétères ; il suffit de fermer la porte pour que tout danger d'asphyxie soit écarté.

— Ce réservoir vous est d'une grande utilité, n'est-ce pas ?

— Très grande. Mais regardez ces fenêtres, miss Cecily ; elles ne manqueront point de vous intéresser. Les glaces sont en cristal garanti, capable de résister à un choc violent. Pour certaines expériences, nous avons besoin d'opérer dans un air absolument calme. Nous n'oserions pas les entreprendre si les fenêtres laissaient passer le moindre souffle. C'est pourquoi elles sont fermées à clef, ainsi que la porte. Cette pièce peut, à volonté, être hermétiquement close.

Thorold manœuvra un petit levier et la porte se ferma avec un bruit sourd. Quelque

part, dans la pièce, une fenêtre se ferma également.

— Nous sommes complètement isolés de l'extérieur, à présent, expliqua le chimiste à ses deux invités.

— Et cependant, observa l'infirmière, l'air qu'on respire ici est excellent !

— Les chimistes, comme le commun des mortels, doivent tenir compte, en effet, du problème de la respiration. Je me suis donc efforcé de renouveler ici l'air le plus souvent possible. Il y a des ventilateurs au plafond qu'on peut, eux aussi, si besoin est, fermer au verrou.

— Je comprends maintenant le pourquoi du chauffage central, commenta Phillip. Avec les radiateurs, pas de cheminées, pas de communication avec l'extérieur.

— C'est une raison, en effet ; mais ce n'est pas la seule. En voici une autre : il nous est impossible d'avoir du feu dans une pièce où l'on fait des expériences de toutes sortes, y compris celles où l'on doit manipuler des substances explosives. Mais ne perdons pas de vue le dîner qui intéresse tout particulièrement notre cher ami Phillip.

Sur cette belle parole de Thorold, les trois jeunes gens se dirigèrent vers la porte.

— Votre laboratoire, Jimmy dit encore Phillip à tous les agréments d'un tombeau bien garni. Vous n'avez qu'à fermer portes et fenêtres, arrêter vos ventilateurs et ouvrir vos réservoirs à odeurs... pour mourir dans une gloire de parfums et de confortable.

— La faim vous rend macabre, mon bon, conclut Thorold.

Cependant qu'ils traversaient le jardin planté d'iris et de lichens, le chimiste expliqua comment la vieille étable avait été transformée, conformément aux besoins de sa nouvelle destination.

— J'ai souvent besoin de n'être pas très loin de mon usine. La vieille étable constituait pour moi l'immuable rêvé. Indépendante absolument de ma maison d'habitation, elle n'en est distante que d'une trentaine de mètres. C'était parfait à tous égards.

La mère de Thorold était une charmante femme et savait fort aimablement traiter ses invités. Sur Cecily, elle s'était fait une opinion... favorable d'ailleurs, que la soirée contribua à renforcer. La jeune fille était digne de la confiance de son fils. Un mot de l'infirmière ne fut pas pourtant sans choquer la brave dame. Ce fut Phillip qui le provoqua vers la fin du repas en demandant à la jeune fille :

— Vous êtes-vous bien reposée à l'hôpital ? Avez-vous goûté les joies d'un bon sommeil, paisible et sans rêves ?

Avant de répondre Cecily regarda l'officier pour s'assurer s'il plaisantait ou parlait sérieusement. Puis, après un court silence :

— Mon sommeil a été excellent. Je me sens maintenant « un autre homme ».

Et chacun de rire.

— Le mien a été parfait aussi, dit l'officier avec emphase et non sans adresser à la jeune fille un clignement d'œil significatif.

Personne n'insista. Thorold parla de la

pluie et du beau temps... et le repas se termina sans autre incident.

## CHAPITRE XIII

Le vaste laboratoire du chimiste était donc luxueusement aménagé. Le domestique de Thorold avait fermé les persiennes, dissimulé sous les rideaux les divers retraits dont il a été question. Aussi, la pièce avait-elle l'air, avec sa riche bibliothèque et ses lustres de style, d'un aimable studio.

Jimmy, carré à l'aise dans un bon fauteuil, interpelle son ami, l'officier :

— Eh ! bien, mon cher Phillip, maintenant que vous avez diné, maintenant que sont satisfaits vos appétits carnassiers, êtes-vous disposé à calmer notre anxiété et à nous exposer vos théories relativement à la cachette du demi-million de livres ?

Phillip, qui fumait béatement un petit mais excellent cigare Murias, déclara :

— Je n'ai pas de théories à vous offrir. Je ne suis pas un homme à théories, moi ; elles sont le propre des vieilles badernes, des colonels en retraite. La théorie...

— Pas de discours, s'il vous plaît ; soyez pratique, interrompit le chimiste. Vous disiez donc...

— Mais Jimmy, vous êtes aussi bien renseigné que moi. Il y a des faits, n'est-ce pas. Le tout est de nous les rendre favorables.

— Hélas ! Je ne vois pas les choses comme vous. Sans doute, il y a des faits, mais ils sont plutôt fâcheux. Nous avons perdu plans et indications de la cachette, ou, pour mieux dire, le feu les a détruits. Que pouvons-nous entreprendre maintenant ? Ne sommes-nous pas condamnés à l'impuissance ?

— Ce qui est vrai pour nous l'est aussi pour les Allemands.

— Admettons ! Mais ne nous avez-vous pas dit, vous-même, qu'il leur suffirait d'écrire à Rotterdam, en usant d'un code que nous ignorons, pour obtenir copie des documents nécessaires ? Or, cela nous est interdit, à nous et ils le savent bien.

— D'accord ! dit tranquillement Phillip. Mais les croyez-vous déjà en possession de ces duplicata ?

— Non ; pour le moment c'est impossible. L'Homme de Rotterdam n'a pu, en deux jours, leur fournir les nouveaux plans dont l'envoi à l'heure présente d'ailleurs ne doit pas être chose aisée.

— Pas très, en effet ! Admettons donc que nos ennemis ne recevront rien avant deux ou trois jours encore. Donc, voilà un premier fait certain : nous avons deux ou trois jours pour nous débrouiller et pour élaborer notre plan de campagne.

— Mais nous ne pouvons rien. Mettez-vous donc bien cela dans la tête, mon pauvre Phillip.

— Obtenez du ciel les trois jours de répit, et vous verrez ! Est-ce qu'il en fallu davantage à Joffre pour gagner la bataille de la Marne ?

— Soit, et après ? Est-ce là tout ce que vous avez à nous proposer ?

(A suivre.)

## DANS DAMAS CONQUISE PAR LES TROUPES DU GÉNÉRAL ALLENBY



Un coin de rue à Damas.



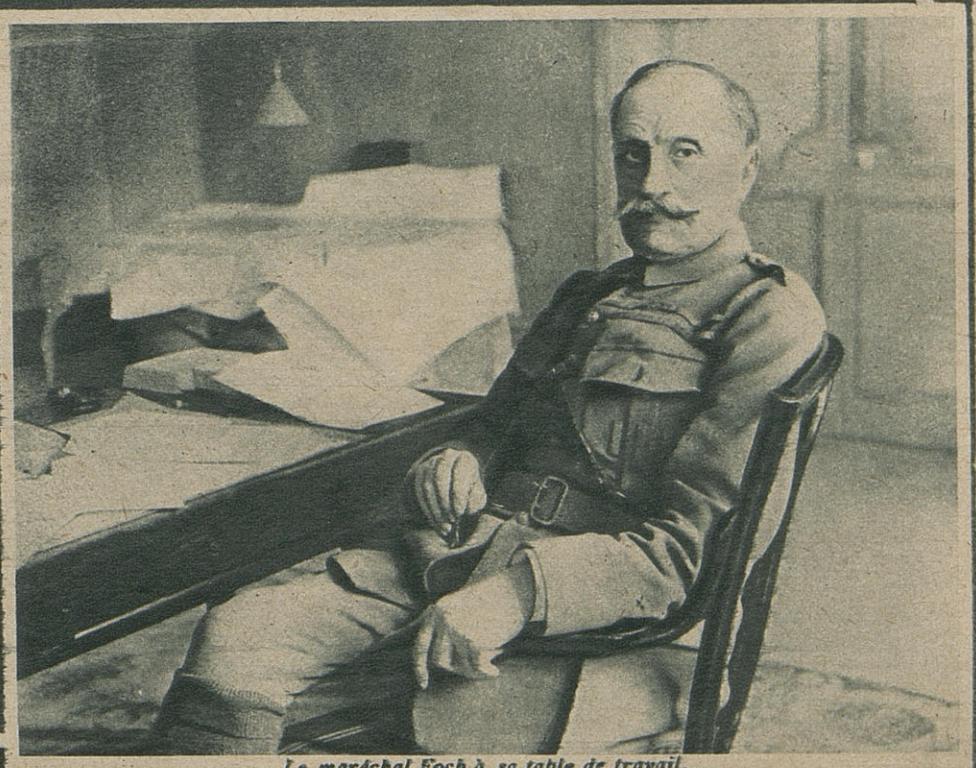
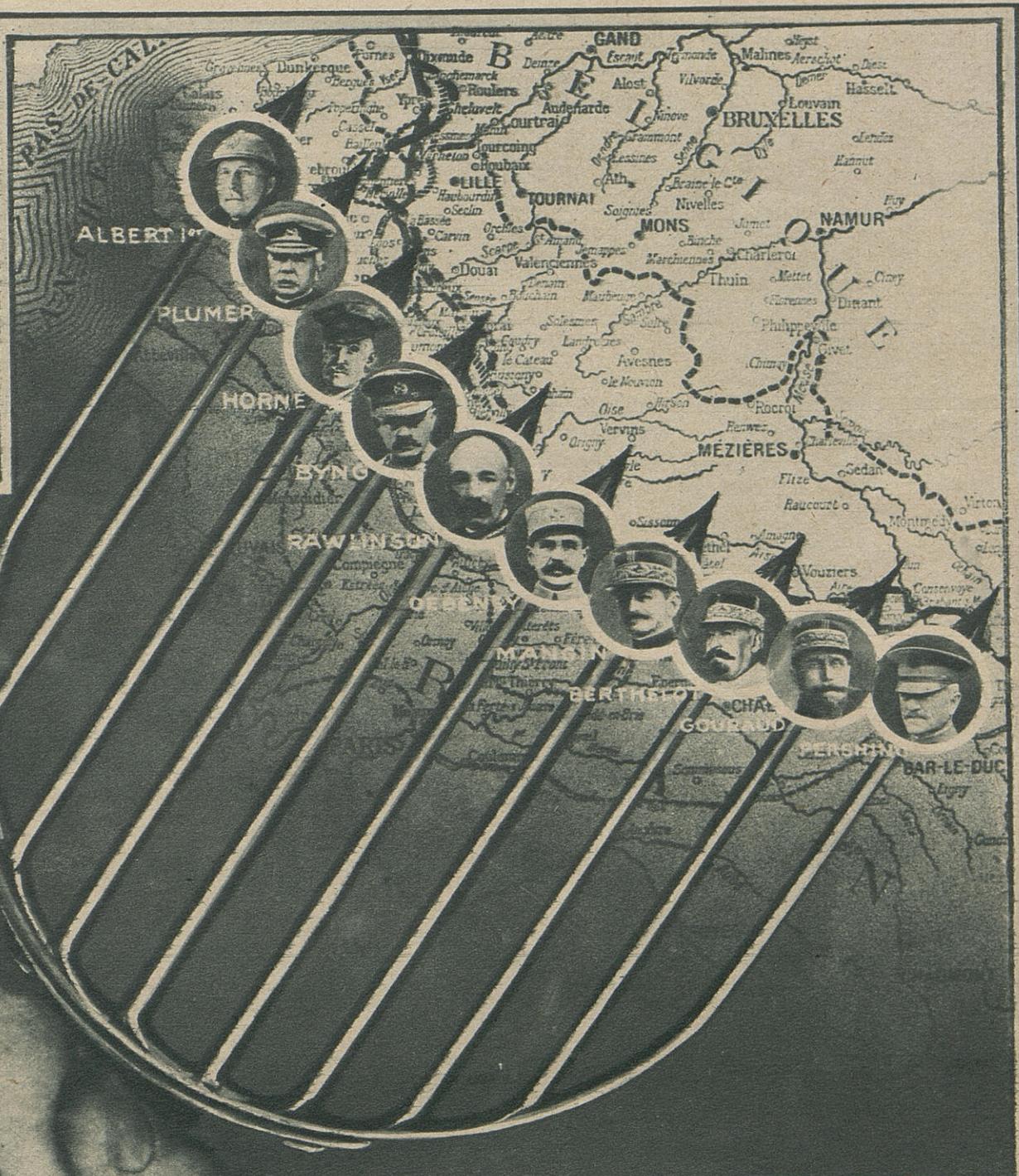
Le fameux temple de Baabuk.



Un chamelier transportant du fourrage.

LA FOURCHE AUX DIX DENTS

A l'heure où nous mettons sous presse et en dépit des propositions d'armistice des Empires du Centre, la bataille générale continue avec sa formidable unité. De l'Yser à la Meuse, sous les coups enragés des dix généraux dont les efforts se coordonnent et s'épaulent sous une direction unique, les Allemands reculent, les rems cassés. Les Belges, les Anglais avec Plumer, Horne, Byng, Rawlinson. Nos soldats, commandés par Debeney, Mangin, Berthelot et Gouraud, les yanks de Pershing assènent les derniers coups à l'adversaire. C'est la grande chasse, la formidable mêlée finale. La fourche aux dix dents, maniée par la poigne magistrale de Foch va nous débarrasser pour toujours du Boche vaincu et qui déjà demande grâce.



Le maréchal Foch à sa table de travail.

UN GRAND DÉMOCRATE AMÉRICAIN

## M. SAMUEL GOMPERS

SAMUEL GOMPERS, président de la Fédération américaine du travail qui groupe cinq millions de membres, est une des plus hautes figures du mouvement syndical : il mérite d'être écouté et aimé chez tous les frères d'armes du grand peuple américain. Président de l'organisme central de la classe ouvrière aux États-Unis et de la plus puissante fédération de travailleurs qui soit au monde, puisqu'elle compte près de trois millions de membres, il jouit dans son pays d'une influence considérable et s'est acquis dans le monde entier un renom extraordinaire.

Prolétaire véritable et non de fantaisie, le travail n'est point un démagogue, un révolté mais un ardent patriote, un apôtre épris de justice et un sincère ami des pauvres gens. S'il a consacré sa vie entière à faire valoir et à justifier les revendications des classes laborieuses, il ne l'a pas fait pour se mettre à la tête d'un mouvement, pour se créer un piédestal politique ou pour s'ouvrir les voies qui conduisent au pouvoir, mais parce que, ouvrier lui-même, il connaît les désirs légitimes des travailleurs et parce qu'il sait parfaitement ce dont ils ont besoin et ce qui leur manque.

Gompers naquit en Angleterre, en 1849. Fils de parents pauvres, il fut placé, dès l'âge de dix ans, comme apprenti dans une fabrique de chaussures. Enfant rêveur, mais ardent et courageux, il fut bientôt tenté par l'attrait du nouveau monde et ses perspectives de vie intense. Quand il eut atteint sa treizième année, il s'embarqua pour les États-Unis. On sait que là-bas il y eut toujours de nombreuses manufactures de cigares. C'est dans l'une d'elles que le jeune émigrant échoua. La vie des ouvriers cigariers était, il y a cinquante ans, beaucoup plus pénible que maintenant. Mal payés, mal traités, ceux-ci avaient à remplir chaque jour une tâche écrasante. Un tel état de choses parut bientôt insupportable au nouveau venu. Malgré son jeune âge, il comprit immédiatement que le seul moyen de faire rendre justice à ses compagnons de labeur était de les grouper et de les organiser et, en 1864, il fonda la *Cigar Makers Union* dont il fit le syndicat le plus prospère des États-Unis.

Dix-sept ans plus tard, il réunit tous les ouvriers syndiqués de l'Union dans la gigantesque *Federation of Labor*. Il en a été constamment réélu président depuis trente-cinq ans, sauf en 1894, où une intrigue social-démocrate lui substitua pour quelques mois M. John Mac-Bride.

L'immense prestige de Gompers est fait de son incontestable valeur intellectuelle, de ses talents d'organisateur et de son désintéressement : pendant les six premières années de sa présidence il refusa de toucher un cent d'indemnité, et de même en 1886, pendant la grande campagne à travers tout le pays en faveur des « huit heures ».

Son action a été d'une incomparable fécondité : on lui doit nombre de lois ouvrières, notamment la journée de dix heures pour les employés des tramways ; la réglementation du travail des enfants ; le contrôle des *sweat shops* où toute une population misérable de travailleurs à domicile subissait une odieuse exploitation ; il a obtenu des pouvoirs publics que le premier lundi de septembre, le *Labor day*, devint une fête légale.

### PACIFISTE EN 1914, SAMUEL GOMPERS EST DEVENU INTERVENTIONNISTE

Aujourd'hui M. Samuel Gompers est âgé de soixante-neuf ans. Ce n'est plus le petit Sam des ouvriers cigariers ; c'est le « Old man », le sage, que son esprit d'organisation, sa clarté de vision et son talent d'orateur ont désigné comme l'homme qui, seul, peut mettre en lumière devant le gouvernement et le peuple des États-Unis les désirs et les revendications

devenu un des hommes les plus puissants de son temps : les présidents de la République le consultent, les ministres comptent avec lui, et il est invité à la table des rois. Lorsque la guerre éclata en août 1914, le président de la Fédération américaine du travail était nettement pacifiste. La guerre qui survenait choquait toutes ses croyances, il en présageait et la durée et la cruauté ; il prévoyait aussi toutes les souffrances physiques et morales qui devaient en résulter. Mais son titre de pacifiste ne l'aveuglait pas. Il sut voir d'où était venu le mot fatal qui allait mettre le monde à feu et à sang. Il se rangea du côté des Alliés. C'était pour l'Entente un appoint considérable, car son influence n'avait jamais été aussi forte.

En 1915, les agents allemands poussaient les ouvriers à refuser de travailler pour les Alliés : toute une campagne fut faite en ce sens dans une foule de journaux, campagne



Samuel Gompers haranguant les ouvriers d'une usine à New-York.

des travaillistes. L'apprenti cordonnier est ouvertement payé par une contribution « patriotique » des Germano-Américains. Gompers dénonça courageusement les efforts faits pour corrompre à prix d'or les dirigeants des grandes *Trade-Unions*. « Nous n'avons, disait-il, aucun respect pour l'individu ou pour le peuple qui oublie ses droits sous prétexte de maintenir la paix. Les individus ou les nations qui tolèrent le piétinement d'un droit établissent un précédent d'injustice qui affecte tous les autres. »

### LE CHEF DES TRAVAILLISTES AMÉRICAINS VEUT LA DÉFAITE DES AUTOCRATES ALLEMANDS

Le 5 avril 1917, au moment où l'abominable pratique du torpillage des non-combattants allait jeter les États-Unis dans la guerre, Gompers adressa à Karl Legien, président des syndicats ouvriers d'Allemagne, un radiotélégramme le suppliant d'agir auprès du gouvernement impérial pour mettre fin à ces crimes : « Voici peut-être, mandait-il, la dernière parole que les organisations ouvrières de nos pays auront l'occasion de prononcer avant que la guerre mette un terme à nos relations pacifiques. Les États-Unis ont le devoir de protéger leurs citoyens contre la destruction illégale et injustifiable de leur existence. »

Cette façon de parler montre de quelle nature est son patriotisme.

Depuis l'entrée en guerre de la grande République américaine, Gompers a mis au service de son pays, comme président de la commission du travail adjointe au conseil de la défense nationale, sa connaissance profonde des questions économiques et sociales. Il s'est entièrement conformé pour sa part à l'appel adressé le 12 mars 1918 par le congrès de la Fédération « à tous les ouvriers et à tous les citoyens des États-Unis pour leur demander, au nom sacré du travail, de la justice, de la liberté et de l'humanité, de servir le pays avec patriotisme et dévouement ».

Aujourd'hui M. Gompers vient rendre visite aux ouvriers d'Europe. Il vient leur parler au

nom des travailleurs américains. Il vient leur dire :

« J'ai été formé à la rude école de la vie ; j'ai appris à connaître les hommes. Nous voulons faire du jour au lendemain un jour meilleur que celui d'hier ; nous voulons accomplir la destinée du mouvement ouvrier par l'évolution plutôt que par la révolution. Ceci n'est plus une guerre, c'est maintenant une croisade. »

« A vous, nos Alliés, nous disons : « Nous-entrons dans la lutte avec cinq millions d'hommes. Et pourquoi nous borner à 5 millions ? Notre désir est de donner nos hommes et tout ce que nous pouvons sacrifier pour aider à cette lutte prodigieuse. »

Espérons que ces généreuses paroles du vieux leader seront comprises et entendues par tous les travailleurs de chez nous.

A. HOULGARD.

## L'Étrange Sentinelle

— Moi, dit Robin, c'est à l'hôpital de Sainte-Menehould que je me suis retrouvé un beau matin, dans un lit tout blanc, avec une patte cassée, mais surtout le cerveau fêlé et un cafard qu'il faudra des jours et des jours pour m'en guérir.

Et il raconta son histoire.

— Quand on a eu pris la première ligne de tranchée, on a voulu prendre la deuxième. On était en plein bois, c'était sept heures du soir, en octobre ; il faisait nuit noire et deux saloperies de mitrailleuses tapaient à travers les arbres sans au juste que nous sachions où elles étaient logées. On avait fait cent mètres, cent cinquante mètres peut-être après la première tranchée boche, on avançait en se faisant tout petits derrière le tronc des bouleaux, quand tout à coup voilà Lambertin, tout près de moi, qui me crie :

« Planque-toi ! on est dessus ! » A trente mètres, un petit remblai de rien derrière des fils de fer, et la flamme des fusils bavarois qui commencent à cracher. Le temps de m'étaler par terre, les Boches sortent de leurs trous en poussant des cris comme un blaireau qu'on écorche et les nôtres se replient vers la première tranchée pour les recevoir à coups de fourchette. Étalé derrière un arbre, je n'ai pas le temps de me débiter, je fais le mort tandis que les Bavarois galopent avec un raffut du tonnerre.

« Si tu remues, tu es fichu ! que je pense, et je reste là sans remuer un abatis. »

« Ah ! qu'est-ce que j'ai pu prendre ! Il y en a peut-être dix qui m'ont collé des coups de souliers dans la figure en passant, un autre m'a écrasé les doigts d'un coup de botte, et une espèce de sauvage qui avait culbuté par-dessus moi, en se relevant m'a balancé un coup de crosse comme si vraiment, puisqu'il me croyait mort, ça pouvait me faire chaud ou froid ! »

« On se battait tout autour, je ne voyais rien, mais j'entendais les Bavarois qui gueulaient des mots en allemand et aussi des : « Nom de D... ! » et des : « Bandes de s... ! » qui me faisaient savoir que les Français n'étaient pas loin. Et puis, peu à peu, voilà les Boches qui reculent en me piétinant encore pour retourner à leur tranchée, et je suis tout seul au milieu de la nuit, avec, au-dessus de la tête, le bourdonnement des balles qui cassent les branches et les mitrailleuses, les nôtres et les autres, qui nettoient le bois à fond. »

« Je ne pouvais tout de même pas rester là jusqu'à la fin de la guerre : je me faisais vieux de rester à plat ventre comme une tourte et je n'avais qu'une idée : rejoindre les copains avant qu'on me porte disparu, ce qui en aurait fichu un coup terrible à maman. Va te faire fiche ! au premier moment que je me soulève un peu pour prendre le vent : vling ! une saleté de balle me démolit la guibolle et me voilà parti en digue-digue. Combien je suis resté pâmé ? Je n'en sais rien ; quand j'ai rouvert un œil, il faisait toujours aussi noir, mais les balles ne chantaient plus et c'est tout juste si l'on enten-

dait gémir les blessés. J'ai bien été dix minutes avant de pouvoir reprendre le fil de mes idées.

« Sûrement je n'aurai jamais aussi soif de ma vie ! Ma patte ne me faisait pas souffrir, elle me semblait très lourde et loin, loin, comme détachée de moi. La fièvre me tapait les tempes et il faisait noir à ne pas savoir ce qui se passait au bout de mon nez. Je ne sais pas si jamais tu as été perdu dans une forêt la nuit ; rien ne ressemble autant à un arbre qu'un autre arbre et tu penses, moi qui n'ai jamais pu trouver mon chemin entre la porte Saint-Denis et la Porte Saint Martin, si j'étais bien dans ce coin-là, à ne pas savoir de quel côté me diriger, en me traînant sur le derrière pour ne pas crever là comme un pauvre chien. Bien sûr que je n'allais pas attendre le jour, au premier mouvement j'aurais été dégoté par les Boches dont les premières sentinelles ne devaient pas être loin. Je n'avais qu'une idée, arriver vers nos tranchées ; mais où qu'elles étaient ? Voilà le hic. Et puis, avec la fièvre le cafard commençait. Pourquoi suis-je allé à droite plutôt qu'à gauche ? Tu demanderas à plus malin de te l'expliquer. Je me tirais d'arbre en arbre sur les reins, en tâchant de ne pas m'attraper la patte. Tout doucement, tout doucement je faisais quelques mètres, je m'arrêtais pour écouter, je repartais, je m'arrêtais encore, les blessés geignaient toujours et je suis allé comme ça je ne sais pas combien de temps, au point que je me disais : J'ai dû me gourrer, sûrement la tranchée n'est pas si loin que ça ! Tout à l'heure je vais me coller dans les pattes des Boches et ce coup-là je suis bon comme de la romaine !

« La lune commençait à se lever. Ce n'était pas le filon : avec un peu de veine, je pouvais être vu par une patrouille ou une sentinelle et recevoir une balle qui aurait mis fin à ma balade sur les fesses.

« Les arbres commençaient à se desserrer un peu, il y avait une clarté pas loin, que je devinais... Une clairière ? sûrement que j'étais perdu... Ce qui m'épatait c'était de ne plus rien entendre du tout, car tout de même il devait bien y avoir des tranchées dans les environs et on a beau la fermer, il y a toujours une baïonnette qui tape comme par hasard sur une crosse ou un type qui siffle entre ses dents, quand il est au poste d'écoute, pour se donner l'idée qu'il n'a pas les foies.

« Et voilà que j'étais arrivé au bord de la clairière...

« Je me levais un peu sur les bras pour me rendre compte tout de même où que j'étais au juste quand tout à coup, à deux mètres de moi, pas même, sur le bord d'une espèce de fossé, j'aperçois une tête de Boche, les yeux droits plantés dans les miens.

« Sûrement il m'a vu ! J'ai beau ne plus bouger, il ne peut pas ne pas m'avoir repéré ! Du haut en bas je sens toute ma peau qui se glisse ; le nez collé sur les feuilles mortes, j'attends le coup de fusil ou le coup de baïonnette qui règlera mon compte. Des secondes, des minutes... combien de temps... est-ce que je sais ! Pourquoi donc ne tire-t-il pas tout de suite ? Pourquoi qu'il ne me tue pas pour en finir ?... Si tout de même il ne m'avait pas vu ?... S'il était parti... si... ? Je lève doucement la tête pour voir... pour voir... et à la même place, toujours immobiles, toujours fixes, les mêmes yeux me regardent.

« Mais qu'est-ce qu'il attend donc, ce cochon-là !

« Sans un mouvement il me guette, il sait que je suis à sa merci, il sait qu'à l'instant où il voudra ; quand il voudra, il fera de moi ce qu'il voudra, un prisonnier ou un cadavre, puisque je suis devant lui comme une loque, vidé de sang et la fièvre qui me défonce le caberlot !

« Tant pis ! tout plutôt que cette agonie... et j'ai soif... j'ai soif ! Je soulève la tête : « A boire vieux veux-tu me donner à boire ? j'ai une patte démolie, tu peux bien me donner à boire... » Je regarde la tête bien en face, elle est plissée d'un rictus, il a l'air de se foutre de moi...

« — Salaud !

Comment ai-je pu d'un bond, en me cramponnant au talus d'une main crispée, venir jusqu'à lui pour balancer sur la gueule, qui ricane encore, le plus beau coup de poing que je puisse donner... ?

« Sous le coup, la figure plate chavire, un fraca de ferraille, la baïonnette, le fusil, la gamelle et le reste, qui heurtent les pierres, et moi, dans mon élan, qui culbute par-dessus le macchabée, dans le silence argenté de la forêt...

« On m'a retrouvé le lendemain, par hasard, pêle-mêle avec le cadavre de l'autre, on m'a mené à l'hôpital. Ma balle a guéri vite, mais la tête est bien fêlée, j'ai eu une fièvre cérébrale à ce qu'ont dit les majors, et maintenant, même que je suis guéri, je ne peux pas fermer les yeux sans voir les yeux grands ouverts du Boche.

ROBERT DIEUDONNÉ.



« Sur le bord d'un espèce de fossé j'aperçois une tête de boche, les yeux droit plantés dans les miens... »

## Questions sociales

### « LES ENFANTS NE MEURENT PAS, ON LES TUE »

Il faut à la France plus d'enfants. Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais il semble que les efforts du législateur aussi bien que du propagandiste soient presque uniquement dirigés dans une seule direction, à savoir : augmenter le nombre des naissances. C'est un moyen qu'il faut certes mettre en œuvre. Mais il en est un autre qu'il est sage d'employer parallèlement, et qui même doit avoir priorité ; c'est celui qui consiste à diminuer la mortalité infantile et à mettre un terme à ce scandale que nous présente la France : sur 750 000 nouveau-nés par an nous acceptons d'en perdre 125 000 dans la première année, soit plus de 16 p. 100.

Or, un exemple récent nous montre qu'il est possible d'abaisser en quelques années ce chiffre à 5 p. 100. Grâce à une campagne d'hygiène bien comprise, la « Société d'hygiène des femmes et des enfants » de Nouvelle-Zélande et le ministère de la Santé publique de ce pays réussirent à y abaisser jusqu'à 4 p. 100 seulement (en 1917) le taux qui, quelques années auparavant, était à peu près le même que chez nous. On a reconnu là-bas que la mortalité infantile est causée pour la plus grande part, par l'ignorance des mères dans toutes les classes de la société. On y dit : « Les enfants ne meurent pas, on les tue. » Mais les mères sont coupables sans le savoir. Il faut donc les instruire.

Bien qu'ayant déjà un taux notablement inférieur au nôtre (environ 10 p. 100 l'Angleterre s'est émue de se voir distancer ainsi dans la course au progrès par sa colonie. Toujours prête à s'instruire, elle a demandé et elle a obtenu du gouvernement de Nouvelle-Zélande qu'on voulut bien lui « prêter » pour un an ou deux le Dr Truby King, organisateur de la campagne en Nouvelle-Zélande.

Il vient d'arriver à Londres, et déjà s'orga-

nise le travail qui procurera rapidement à l'Angleterre le salut de quelque 100 000 nouveau-nés tous les ans. La France ne devrait-elle pas s'informer de ce qui se fait chez son alliée, et s'évertuer à donner une forte impulsion à un mouvement semblable, qui se pourrait créer facilement chez nous ? Les bonnes volontés ne manqueraient certes pas.

Le Dr Truby King semble attribuer le succès de son travail en Nouvelle-Zélande à quelques facteurs très simples. Entre autres : 1° Interdiction absolue de fabriquer, de vendre ou d'employer la « tétine » que les mères ignorantes mettent dans la bouche des enfants pour les empêcher de crier, et qui contribue à produire de graves maladies, végétations adénoïdes, tuberculoses, dyspepsies, etc.

2° Création de cours pratiques de puériculture. Je dis pratiques, car des cours théoriques introduits dans quelques lycées, avec un professeur qui dicte un cours, des élèves qui prennent des notes et qui apprennent des leçons, comme elles apprendraient des leçons de littérature, paraissent être à peu près inutiles.

3° Organisation plus méthodique de laiteries modèles, et contrôle méticuleux de la qualité du lait, avec peines des plus sévères aux vendeurs de lait impur ou frelaté.

Il existe, je crois, en France, des règlements contre la falsification des produits alimentaires. Ils n'ont besoin donc que d'être développés, et, surtout appliqués. La différence entre la France et la Nouvelle-Zélande à ce point de vue me paraît être que là-bas on ne se contente pas d'avoir des règlements, mais qu'on les applique systématiquement sans se soucier trop des réclamations de « l'électeur » que nous hésitons trop à punir lorsqu'il transgresse des lois d'intérêt général qui lésent son intérêt particulier.

Il s'agit là, je le répète, de 100 000 nouveau-nés français à sauver par an. Ce qu'un étranger a pu faire avec un climat qui n'est ni meilleur, ni pire que le nôtre, nous pouvons, nous devons le faire.

T. J. GUÉRITTE.

### FORMONS DE BONS AGRICULTEURS

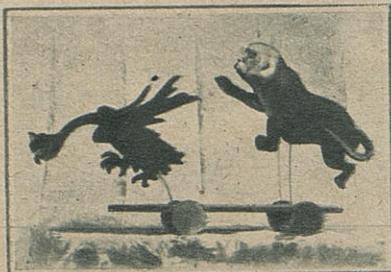
Au point de vue agricole, la France, en dépit de la beauté de son ciel et de la fertilité de son sol, est dans un état d'infériorité humiliant vis-à-vis des autres pays ; la production du blé chez nous est de 13 quintaux à l'hectare, quand en Allemagne et en Angleterre elle est de 21 à 22, et la différence est la même pour le seigle, l'orge, l'avoine, la pomme de terre, la betterave, etc., ce qui montre bien que c'est notre agriculture tout entière qui est à vivifier. Ignorance des cultivateurs, négligence des méthodes, parcimonie d'engrais, mesquinerie des frais généraux, voilà les premières causes de cette infériorité ; il faudrait ici tout bouleverser, les hommes comme les choses, remembrer les domaines, rebâtir les fermes, faciliter le crédit, multiplier les machines, accroître la main-d'œuvre, créer et rendre obligatoire l'enseignement professionnel agricole, industrialiser l'agriculture, tenir à distance la politique, bref une série de travaux d'Hercule devant lesquels on comprend que chacun hésite. Mais justement il ne faut pas hésiter, car c'est de cet ensemble de réformes grandes et petites que résultera « le pain à 3 sous la livre, la viande à 20 sous, le lait à 4 sous le litre et le vin à 7 ou 8 sous ». Or ce bon marché de la vie est absolument indispensable ; avec les charges énormes que nous aurons à subir après la guerre, c'est une question de vie ou de mort, au sens propre du mot, car si le prix de l'alimentation est plus élevé que le salaire, c'est la condamnation à mourir de faim. De là la nécessité d'industrialiser et d'intensifier la production agricole ; l'œuvre n'est pas impossible, mais elle exige de la science, de la méthode et de l'énergie.

V. S.

# La Science pittoresque

## LE TIGRE ET L'AIGLE

Le génie français s'exerce jusque dans les plus petites choses. L'an dernier, le créateur du jouet : « Le Tigre et l'Aigle » avait déjà imaginé une véritable merveille : la reproduction de la superbe affiche d'Abel Faivre : « L'Or combat pour la Victoire ». La pièce d'or, libérant son coq terrassant l'ennemi, était montée sur une tige d'acier flexible qui lui communiquait des balancements



Le jeu d'horlogerie mis en jouet.

très énergiques au-dessus de la tête du soldat allemand vaincu.

Cette année, une nouvelle création représente le « Tigre » avec la figure populaire de notre Premier, poursuivant l'Aigle à la tête du dernier des Hohenzollern. Les deux sujets en bois découpé, placés l'un derrière l'autre, sont montés sur deux lames flexibles, fixés à une plateforme portée par quatre roues que l'enfant tire avec une ficelle.

Pendant la marche les sujets oscillent et paraissent se poursuivre, le Tigre paraissant donner de temps à autre, de larges coups de gueule au Kaiser.

## COMMENT LES BELGES PASSENT EN HOLLANDE

Sur toute la frontière entre la Belgique et la Hollande a été dressée une haute barrière de fils de fer barbelés parcourus constamment par un puissant courant électrique. Il suffit de toucher à l'un de ces fils pour être foudroyé. Combien de Belges en ont été les victimes ! Cependant leur désir de fuir l'ennemi est tel qu'ils ont cherché par quel moyen ils pourraient passer au travers de la redoutable barrière. La première idée qui vient à l'esprit est de couper les fils avec des pinces en ayant soin de se couvrir les mains de gants en caoutchouc. C'était parfait au début, mais les Boches ont imaginé de disposer de loin en loin, dans leurs postes de surveillance, des sonneries qui fonctionnent dès que le courant ne passe plus. Les sentinelles ainsi prévenues accourraient au pas de charge.

Nos amis ont tout de même eu le dernier mot : ils ont imaginé le coup du tonneau. Le voici :

Un tonneau défoncé est amené,



Le tonneau libérateur.

sans bruit, près de la barrière du diable et là, avec d'innombrables précautions on l'introduit entre deux fils, comme le montre notre image extraite du *Scientific American*. Quand le tonneau est en place, les Belges passent les uns après les autres dans ce tunnel d'un nouveau genre, sans avoir à craindre les effets du courant électrique puisque le bois est un corps mauvais conducteur. Il y a danger, même grand danger, par le brouillard, par la pluie, mais lorsque le temps est sec, le passage s'effectue sans accident.

## CE QU'IL FAUT DE Poudre POUR LANCER UN OBUS

Voici un obus de marine qui pèse 1 200 kilogrammes ; son diamètre est de 400 millimètres. Combien faut-il de kilogrammes de poudre pour l'envoyer à 40 kilomètres ?

Nous pouvons tourner sans calculs la difficulté en passant du petit calibre au gros calibre. Un obus de 75, par exemple, consomme, une charge de 690 grammes de poudre. Si maintenant nous passons à l'obus de 270, qui pèse environ 150 kilogrammes, nous constaterons qu'il faut 45 kilogrammes de poudre pour l'envoyer aux Boches. Puis, au fur et à mesure que le calibre augmente, la charge de poudre croît dans des proportions inquiétantes. Ainsi l'obus de 270, qui pèse 216 kilogrammes est lancé par



Un obus et la charge de poudre qu'il consomme.

une charge de 77 kilogrammes de poudre.

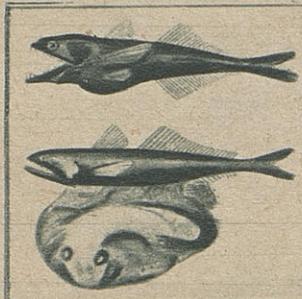
Avec 13 centimètres de diamètre en plus, l'obus devient extrêmement exigeant puisque la charge d'un canon de 400 millimètres atteint le respectable poids de 330 kilogrammes, six sacs de 55 kilogrammes chacun !

Il ne faut pas confondre ces poudres avec les explosifs qui sont renfermés dans les obus. Autrefois elles étaient faites de grains assez petits qui s'enflammaient très vite mais détérioraient rapidement l'usage de la pièce. Aujourd'hui ces poudres se présentent sous l'aspect de lames dont la grosseur dépend de la longueur du canon. Les lamelles du

75 ont 2 centimètres de large et 15 centimètres de longueur ; celles des canons de marine ont 25 millimètres d'épaisseur et 2 centimètres de côté ; elles sont forées d'un trou central de 1 centimètre de diamètre qui favorise la combustion.

## ESTOMACS EN BAUDRUCHE

Les sondages opérés dans les grands fonds maritimes ont révélé l'existence d'animaux extrêmement bizarres, dont les formes s'éloignent



Le poisson à l'estomac dur.

parfois complètement de celles des poissons vivant près de la surface de la mer. C'est qu'ils supportent, à 2 ou 3 000 mètres de profondeur, des pressions telles que les organismes ordinaires n'y pourraient résister ; il leur faut une constitution spéciale et, lorsque le filet les ramène au voisinage de la pression atmosphérique, on constate une dilatation des organes souples, en particulier de la vessie natatoire qui leur sort, largement distendu, par la bouche.

La physiologie des êtres des grands fonds a stimulé les recherches de beaucoup de savants et le prince de Monaco, avant la guerre, s'était spécialisé dans ces études, poursuivies d'ailleurs avec intérêt dans tous les pays. Les pêches, pour peu abondantes qu'elles soient encore, n'en ont pas moins révélé l'existence de poissons étranges, comme celui que représente notre photographie.

Il appartient à cette catégorie d'animaux dans lesquels la gueule est l'organe principal, et avec elle son compère l'estomac. Ce sont des poissons boches ! Leurs mâchoires formidablement armées, sont très largement articulées de sorte qu'il leur est possible d'avaler des individus même plus gros qu'eux, malgré leur petite taille, de 9 à 10 centimètres.

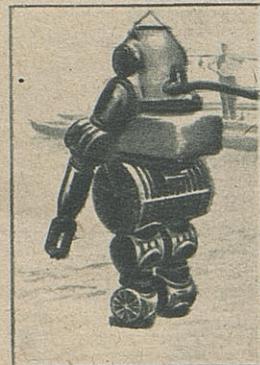
On remarque, une poche sous-ventrale proéminente quand l'animal est à jeun ; sa chasse doit être terrible et on se demande si la victime n'y met pas quelque bonne volonté, d'autant plus que l'affamé n'hésite pas à attaquer les membres de sa famille, qui ne valent pas mieux les uns que les autres.

Toujours est-il que le vaincu passe tout entier dans l'estomac du vainqueur ; la distension s'effectue alors dans des proportions phénoménales et les suc digestifs extrêmement puissants ont vite raison de la victime. Après quoi l'estomac reprend sa forme normale en attendant un nouveau repas.

## UN NOUVEAU SCAPHANDRE

L'abbé de la Chapelle, donna, en 1867, le nom de scaphandre à un appareil permettant de travailler sous l'eau. Il n'était pas l'inventeur du système, car, en 1721, John Lethbridge s'était servi, pour obtenir le même résultat, d'une sorte de tonneau pourvu de deux ouvertures pour passer les bras et d'une fenêtre. Divers autres scaphandres furent

imaginés par la suite sans apporter une solution satisfaisante à ce curieux problème. Seul le système



Avec ce scaphandre on peut descendre à 65 mètres de profondeur.

Rouquayrol-Denayrouze, encore en usage actuellement, a autorisé l'exploration des rivières et des fonds sous-marins jusqu'à une profondeur de 30 mètres environ.

Chacun connaît le scaphandre qui, à une époque, constituait une attraction de fêtes foraines. Un énorme casque en cuivre se fixe sur une large collerette également métallique, reposant sur les épaules du plongeur. Un vêtement de caoutchouc complète l'équipement et des semelles de plomb le terminent.

Pourquoi avec cet appareil ne peut-on atteindre de grandes profondeurs ? La pression de l'eau sur le corps humain s'y oppose. Cette pression augmente d'une atmosphère par 10 mètres d'eau. Or, à 30 mètres, trois atmosphères représentent une pression de 48 000 kilogrammes qu'un homme doit supporter en plus de la pression atmosphérique normale qui est de 16 000 kilogrammes. On peut difficilement demander plus à la machine humaine.

Il convient alors, si l'on veut descendre plus bas, de mieux protéger l'organisme contre les milliers de kilogrammes qui l'assaillent. On y réussit en utilisant un appareil entièrement métallique à l'intérieur duquel l'homme, ne subissant plus la pression de l'eau, peut respirer de l'air à la pression atmosphérique normale. Notre photographie montre un de ces curieux scaphandres qui ne rappellent que vaguement la forme humaine protégée.

L'ensemble se compose d'un certain nombre de pièces soigneusement raccordées par des rondelles de cuir et de caoutchouc et dont la résistance est renforcée par des nervures métalliques. Les bras se terminent par des appareils de travail : une pince, une lampe électrique, un outil approprié à la besogne qui attend le scaphandrier. Toutes les pièces sont mobiles les unes sur les autres et des roulements à billes donnent beaucoup de souplesse aux mouvements. Un câble sert à le descendre et à le remonter ; un gros tuyau de caoutchouc permet l'envoi de l'air atmosphérique et sert en même temps de protecteur à un câble téléphonique. Enfin, à l'intérieur, une petite pompe, actionnée par l'air comprimé aspire et refoule au dehors l'eau qui aurait pu pénétrer dans l'appareil.

Le poids total du scaphandre, construit avec un métal spécial, est de 220 kilogrammes. Il permet le travail, à la pression atmosphérique, à une profondeur de 65 mètres, sans imposer la moindre souffrance au plongeur.

**DANS LES BALKANS**



*Le général Franchet d'Espèrey.*

*L'ex-roi Ferdinand, le "Janus bulgare".*

*Le kaiser allemand.*



*Boris III en uniforme bulgare.*



*Le prince Alexandre de Serbie, près du lac Doiran.*



*Boris III, en colonel autrichien.*

Les foudroyantes victoires du général Franchet d'Espèrey et du prince Alexandre de Serbie ont eu pour conséquences immédiates de rompre le faisceau des alliés de l'Allemagne. La Bulgarie, incapable de résister à nos soldats et sans secours des Austro-

Allemands aux abois, a capitulé. Le roi Ferdinand a abdicqué en faveur de son fils aîné Boris III. En même temps que la résurrection serbe, le renoncement bulgare signifie le presque isolement de la Turquie, et pour les Roumains l'aube d'une proche réparation.

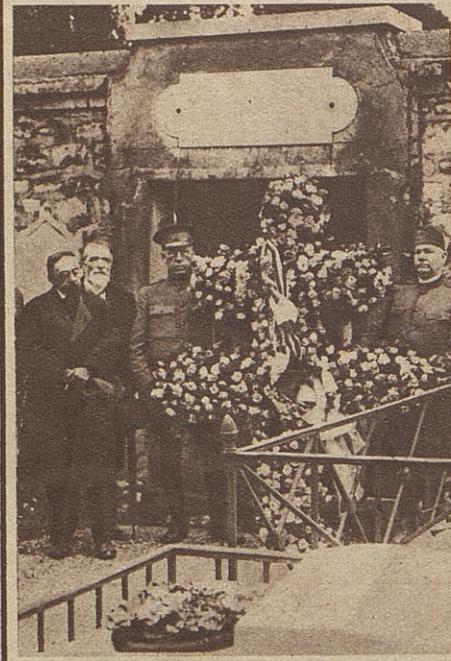
*J'ai vu...*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



Le Lafayette's Day à New-York : les fusiliers marins français et les détachements américains devant la statue du héros de l'Indépendance.



Le ténor célèbre Enrico Caruso vient d'épouser Miss Dorothy-Park-Benjamin, vingt-cinquième fille d'un attorney expert de la marine de New-York.



Le Lafayette's Day à Paris : au cimetière de Picpus, M. Camille Le Senne et la grande croix de fleurs offerte par le général Pershing.



Les obsèques de M. Joseph Thierry à Marseille. Ramené de San Sébastien, le cercueil de l'ambassadeur de France à Madrid quitte l'église des Réformés.



Cette fillette, Madeleine C... âgée de sept ans, blessée par un éclat de bombe aérienne vient de recevoir l'insigne des blessés.



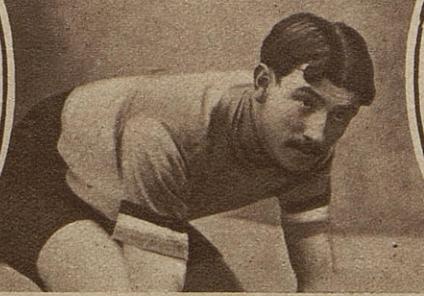
Sur le front de Champagne, près de B..., les derniers honneurs à un jeune héros le sous-lieutenant Bloquère, de l'artillerie de tranchées, mort au champ d'honneur.



Le prince Max de Bade, nouveau chancelier de l'Empire d'Allemagne.



Le prince Abdul Medjid, le nouveau prince héritier du trône de Turquie.



Le cycliste Albert Tournié, champion de France et grand prix de Paris amateurs mort au champ d'honneur.



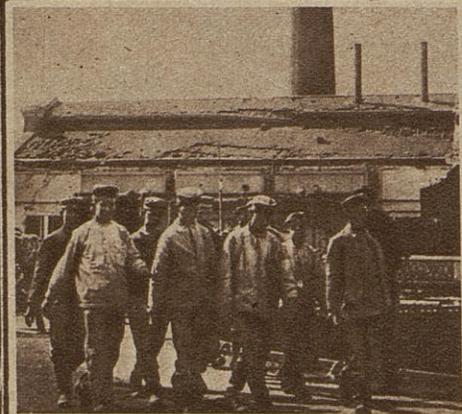
Le général de division Moinier, nouveau gouverneur militaire de Paris.



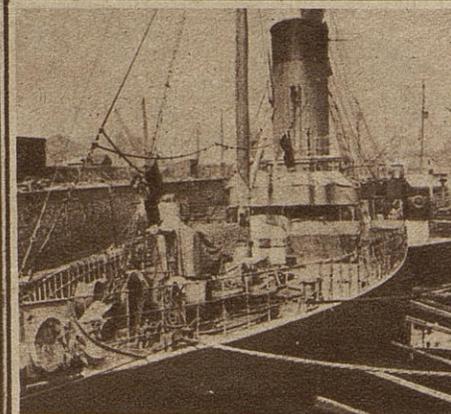
Le généralissime de l'armée bulgare Todorow qui fit demander l'armistice.



Le prince Frederic de Hesse, beau-frère du kaiser, candidat au trône de Finlande.



Dans un de nos ports du Nord, après un bombardement aérien. Bien que l'usine d'épuisement (à gauche) ait été atteinte par les obus des nocturnes gothas, le travail ne cesse pas, et les écluses fonctionnent normalement (à droite) permettant le passage des navires.



Le général japonais Otani commandant en chef les armées alliées à Vladivostock.

## Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

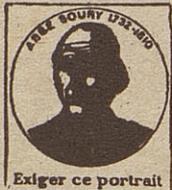
### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la



Exiger ce portrait

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Étouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable Jouvence de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits).

435

## UN LIVRE INDISPENSABLE

### QUELQUES OPINIONS AUTORISÉES

Que les jeunes générations sont heureuses ! Elles ne connaîtront pas le "supplice de l'orthographe" puisqu'elles auront avec le **Petit Dictionnaire Orthographique de poche** le moyen de déjouer tous les pièges.

Gabriel HANOTAUX,  
de l'Académie française,  
Ancien ministre  
des Affaires Étrangères.

Un **Petit Dictionnaire Orthographique de poche**, quel rêve ! M. Jean Saulnier a parfaitement résolu le problème. Avec lui plus d'hésitations ! Son volume est aussi complet, qu'élégant et mignon. Il ne me quittera plus.

Abbé WETTERLÉ,  
Ancien Député au Reichstag,  
et à la Chambre d'Alsace-Lorraine.

Ce **Petit Dictionnaire** de vrait être dans toutes les poches. Il n'aurait pas donné du génie à Lamartine, mais il lui aurait donné l'orthographe, et celle-ci ne nuit jamais à celui-là.

Louis BARTHOU,  
de l'Académie française,  
Ancien Président du Conseil.

Personne ne saurait mieux apprécier l'utilité du **Petit Dictionnaire Orthographique de poche** que les journalistes. Dans la fièvre de la production quotidienne, ils sont souvent frappés d'une amnésie orthographique à laquelle M. Saulnier offre le remède immédiat, infaillible et précieux.

Ferdinand RÉAL,  
Président de l'Association syndicale  
de la Presse Républicaine  
départementale de France.

## PETIT

# DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

PRIX : 2 fr. 50 net

Franco recommandé : 2 fr. 60

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

## HERNIE



### NOUVEAU BANDAGE

PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL

Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco — ESSAI GRATUIT — MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

### ARTICLES POUR MILITAIRES

Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.  
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté  
POUDRE SAVON

**EPILEPSIE** MALADIES NERVEUSES  
Guérison radicale. Notice gratuite.  
NERVO-DONAL, 57, rue Suffren, Paris

POUR RÉUSSIR en tout par l'hypnotisme, Notice 0 fr. 20.  
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

### RELIURE EMBOITAGE J'AI VU...

"4<sup>e</sup> année de guerre (Août 1917-Août 1918)".  
Franco domicile, 5 fr. 75 net.

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
BENET, pharmacien  
27 rue Matabiau, Toulouse



### JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

Brochure gratuite contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

Éviter l'Équivoque sur les qualités  
SAVONS spécial non silicaté 29 fr. le postal de 10 kg.  
Huiles cuit extra pur 72% 43 fr.  
de tab. extra douce 68 fr.  
d'olive pure supér. 81 fr. 50  
CONTRE MANDAT-POSTE A  
PIGNATEL & C<sup>o</sup>, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

### VIENT DE PARAÎTRE :

"LA CIGOGNE"  
JACQUES DUVAL.

## L'ARMÉE DE L'AIR

Préface du général DUVAL, chef de l'aéronautique aux armées.

L'avion — Les aviateurs.  
Aviateur d'observation, de bombardement, de chasse.

Un vol. in-16. ... net 2 fr. 50

### VIENT DE PARAÎTRE :

ALFRED MACHARD ET POULBOT

## LE MASSACRE DES INNOCENTS

48 dessins inédits de  
POULBOT

ONZIÈME MILLE

Un vol. in-16. ... net 2 fr. 50

### VIENT DE PARAÎTRE :

EDMOND CAZAL

## VOLUPTÉS DE GUERRE

D'un écrivain de la meilleure lignée française, ce livre, dans sa forme simple est, peut-être, le livre de la pensée la plus véritablement hardie que les événements actuels aient inspiré.

Un vol. in-16... net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30, PARIS

# URODONAL

10 heures du soir: c'est l'heure du rein

Chaque soir, il faut se laver les reins comme on se lave la bouche, sans attendre la carie dentaire.

Il ne faut pas attendre d'avoir des calculs, la goutte, la gravelle ou des rhumatismes pour prendre l'Urodonal.



A 10 heures du soir : un verre d'URODONAL

### L'OPINION MEDICALE :

J'ai employé votre Urodonal dans un cas de monoarthrite qui avait résisté aux cures ordinaires et dans un cas de rhumatisme musculaire récidivant et j'en ai obtenu de très excellents résultats. Dans tous les cas, en outre, j'ai pu constater que l'Urodonal augmente la diurèse, provoque l'élimination de l'acide urique et, chez les individus gras, a un notable pouvoir réducteur.

D<sup>r</sup> Cesare PRONATI, Médecin-Chirurgien à Bibiana (Turin).

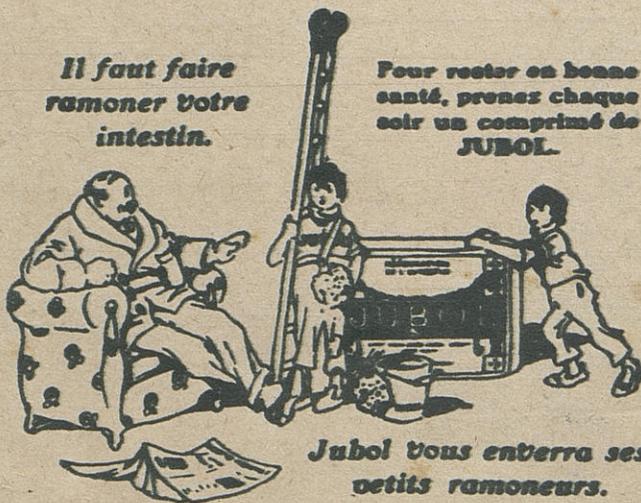
Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 fr.; les trois, franco, 23 fr. 25.

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Il faut faire ramoner votre intestin.

Pour rester en bonne santé, prenez chaque soir un comprimé de JUBOL.



Jubol vous enterra ses petits ramoneurs.

### L'OPINION MEDICALE

En fin de compte, le produit désigné sous le nom de Jubol constitue un ensemble fort bien combiné d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on réédifie l'intestin, on améliore la digestion et de plus, on prévient le développement de l'entérocolite. Voilà, certes un beau bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité.

D<sup>r</sup> JEAN SALOMON, de la Faculté de Médecine de Paris

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

# GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Etabliss. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. La boîte, P. 5 fr. 30; les 4, P. 20 fr.; la grande boîte, P. 7.20; les 3, P. 20 fr.

— Oui, cher docteur, grâce à la GYRALDOSE et à vos bons conseils je ne connais plus ces affreuses souffrances.

### L'OPINION MEDICALE :

En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite. Dans ce cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D<sup>r</sup> HENRI RAJAT,

D<sup>r</sup> des sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hôpitaux Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

# VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique, non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales

Psoriasis  
Eczéma  
Acné  
Ulcères

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, franco 11 francs.

Il sera remis sur toute demande la brochure : Médication par la Vamianine.

### L'OPINION MEDICALE :

Ce qui est absolument démontré, c'est que, même employé seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale.

D<sup>r</sup> RAYNAUD, Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

